

# LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS  
DE LANGUE FRANÇAISE  
(Section d'Égypte)

## SOMMAIRE

	Pages.
JEAN DUPERTUIS . . . . . Rabindranath Tagore et son Message spirituel . . . . .	547
GEORGES DUMANI . . . . . Vues sur la Guerre . . . . .	553
ÉTIENNE DRIOTON . . . . . Le Théâtre égyptien . . . . .	572
MOHAMMED ZULFIGAR . . . . . Mon Fils . . . . .	588
MARIE CAVADIA . . . . . Ophélie (II) . . . . .	593
LÉON GUICHARD . . . . . Le Mauvais Infirmier . . . . .	601
MAHMOUD TEYMOUR . . . . . Un ancien Amour . . . . .	608
LILIAN GOAR . . . . . Le Fleuve mystérieux . . . . .	623
GÉRAUD JOUVE . . . . . Mon séjour chez les Nazis ( <i>fin</i> ) . . . . .	627



ÉGYPTE : 7 PIASTRES

# LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,  
revues et journaux français  
et en toutes autres langues



*Dépositaire des ouvrages*

## LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires  
dans toutes les principales villes  
du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse  
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*



**Situation unique**

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte  
**4, Rue IBN EL-MACHTUB, Tél. 45376 Madame MORIN**



**Les programmes officiels**

TOUTES LES CLASSES

TOUS LES EXAMENS

**BACCALAURÉAT**

1<sup>re</sup> partie : A, A', B

2<sup>e</sup> » : Philosophie, Mathématiques

**MAXIMUM DE SUCCÈS**

**Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés**

x x x

**UNE SECTION ANGLAISE**

Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais



**Cours Supérieurs de Littérature, d'Art et de Philosophie**

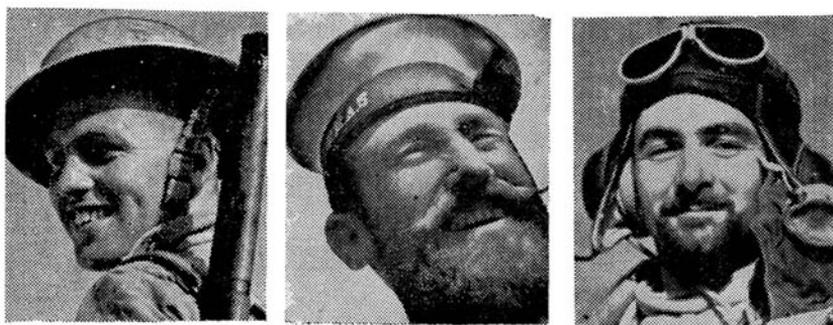
COURS COMMERCIAUX

**DEMI-PENSION — AUTOBUS**

# BRITISH WAR FUND

FOR

# WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

**DONNER SANS COMPTER**  
les plus petites donations sont utiles

**SOCIÉTÉ ANONYME  
FRANÇAISE**



**OROSDI-BACK**



**LE CAIRE**

R. C. 302

**PORT-SAÏD**

# COURS MOLIÈRE

9, RUE AHMED HISHMAT PACHA

Tél. 47146. — ZAMALEK

DIRIGÉS PAR

M<sup>LLE</sup> RAMEY

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

---

Villa spacieuse, tout ensoleillée, jardin 4.000 mc.  
propre aux jeux, aux sports

---

Cours les plus anciens du genre et les plus réputés  
pour l'instruction, l'éducation et la tenue.

**TOUTES CLASSES :**

DU JARDIN D'ENFANTS AUX  
BACCALAURÉATS

---

Anglais tous les jours (classes spéciales)

ARABE, LATIN, DESSIN, COUTURE, COUPE

---

Les inscriptions sont reçues tous les matins

**PRIX TRÈS MODÉRÉS**

# **LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE D'ÉGYPTE**

**CONTRIBUE AU DÉVELOPPEMENT AGRICOLE EN**

- fournissant de bonnes semences pour diverses cultures
- fournissant les meilleurs engrais
- donnant des conseils sur la mise en valeur des terres, le traitement du sol et l'amélioration des terres alcalines
- donnant des informations de première main sur tous les problèmes agricoles, l'élevage et l'alimentation du bétail
- donnant des conseils sur les questions hygiéniques et sociales relatives aux fermes

---

Visitez la ferme modèle de BAHTIM (près de Choubra)  
et le Musée du Coton de GHÉZIREH

VOUS Y SEREZ LES BIENVENUS

---

**La SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE**

est toujours prête à discuter les problèmes agricoles  
et à aider à les résoudre

**B. P. 63 Ghézireh - LE CAIRE**

**Téléphone n° 46257**

un titre de

**Noblesse**

la cigarette  
de luxe

**GIANACLIS**



FOURNISSEURS  
DE S.M. LE ROI  
FAROUK Ier.

# LA REVUE DU CAIRE

---

---

## RABINDRANATH TAGORE ET SON MESSAGE SPIRITUEL.

C'est au cours d'un voyage aux Indes, en 1930, que j'ai séjourné quelque temps chez Rabindranath Tagore, à Santiniketan, près de Bolpur, à quatre heures d'express de Calcutta.

Santiniketan ! refuge de paix ! C'est là que le père du poète, Devendranath Tagore, avait fondé un ermitage. Né dans une famille princière du Bengale, il devint l'un des apôtres d'un mouvement de réforme religieuse, à tendance théiste, appelé le « Brahmosamaj ». Tout en s'inspirant des « Védas » et des « Upanishads », les deux sources sacrées de la religion primitive de l'Inde, le credo du Brahmosamaj (Foi en un Dieu unique, impersonnel et invisible) montre l'importance de la pénétration de la pensée hindoue par le courant monothéiste.

Après une retraite de dix-huit mois dans les Himalaya, près des collines de Simla, Devendranath Tagore publia une nouvelle liturgie, empreinte du plus pur spiritualisme. Aucune adoration d'idoles dans ce nouveau culte, qui était accessible à tous les fidèles, sans distinction de race ou de caste.

C'est dans cette ambiance religieuse que vécut le poète et l'héritage spirituel, qu'il reçut de son père, explique ou du moins précise les traits de sa figure morale.

Quand j'arrivai à Santiniketan, à cinq heures du matin, Tagore était déjà en méditation solitaire sur la terrasse d'un petit temple de marbre, entouré d'hibiscus et de buissons de

jasmin. Je le voyais de loin, agenouillé sur une natte, ses cheveux d'argent épanchés sur sa robe de lin. Aucun autre bruit, autour de lui, que le chant des oiseaux et le cri des paons sauvages dans les hauts manguiers du jardin.

\*  
\* \*

Il faut avoir entendu, ne serait-ce qu'une fois, les chants du Bengale, ces harmonieux « ragâs », accompagnés sur la « Vina », pour se faire une idée du monde d'images et de rêves où baigne l'âme hindoue.

Toute l'enfance de Tagore a été bercée par ces hymnes bengalis et sa poésie lyrique est tout imprégnée de leur douceur mystique :

« Je vous demande la grâce de reposer un instant près de Vous », est-il écrit dans le « Gitanjali », à la strophe cinquième.

« Loin de votre Face, mon cœur ne connaît ni repos ni répit. »

« Comme une mer sans rivage, mon travail ne devient qu'un tracas infini. »

Et plus loin :

« Voici l'heure de me reposer près de Vous, face à face, »

« Et de chanter l'offrande de ma vie. »

« Dans le silence et la plénitude de ce divin loisir. »

Et le renoncement qu'a chanté maintes fois le poète blessé par la vie, il faudrait se garder de l'identifier avec de la faiblesse ou de l'inertie.

« Tire un voile sur cette lumière crue », est-il écrit dans la *Corbeille de Fruits*.

« Éloigne de moi cette flamme éblouissante, »

« Cette danse de la vie. »

« Que ton manteau de douces ténèbres me couvre de ses plis, »

«Et couvre un instant ma souffrance de l'oppression de ce monde.»

Si l'on se rappelle les cruelles épreuves qui se sont abattues sur le foyer de Tagore (la mort de sa femme, de sa fille et de son fils aîné), on comprend mieux que cette lassitude ait parfois dominé son chant sans jamais le rendre amer.

D'autre part, si les poèmes religieux de Tagore dans le «Gitanjali» (1) ont ce ton grave et cette résonance profonde, c'est parce qu'ils sont l'écho d'une âme humaine à la recherche de l'Infini.

«Désir de la beauté absolue, joie de la communion obtenue par le renoncement à tout ce qui n'est pas l' Aimé.»

L'extase naturelle, que provoque la conscience du Divin, s'accroît chez Tagore par son oraison poétique, «sublimation» spontanée de ses transports lyriques. Et quand ses poèmes sont des cantiques, ils s'adressent à Dieu comme à un pur Esprit, qu'il compare tour à tour à un Amant fidèle, à son Roi, son Sauveur, son Compagnon de voyage ! Autant de symboles qui nous révèlent sa foi théiste, libérée des croyances polythéistes et panthéistes de la mystique hindoue.

\*  
\* \*

La contemplation religieuse de Tagore explique son action morale et sociale.

Dans ses poèmes les plus pathétiques, il a dénoncé maintes erreurs et même de vrais crimes commis sous le couvert de la superstition et de l'idolâtrie.

«Vous avez soixante-dix millions de fils, Mère chérie ; vous en avez fait des Bengalis, mais vous n'en avez pas fait des hommes.»

---

(1) Introduction d'André Gide. Édition *Nouvelle Revue Française*.

Je pense à certains récits en prose, dans lesquels le poète a flétri de son indignation et de son ironie les abus sociaux du brahmanisme traditionnel, les arrogances de castes, l'ignorance orgueilleuse des « pandits » orthodoxes. Je pense au désespoir de cette mère que l'auteur nous montre au bord du Gange, aspergeant d'eau sacrée le corps de son enfant mourant. Passe alors un brahmane qui lui reproche son manque de foi. Et la mère terrifiée abandonne son fils au courant du fleuve. Je pense aussi à ce que j'ai vu moi-même, en traversant les quartiers de « parias ». Un rassemblement s'était formé autour de notre taxi, qui avait une panne. Et le chauffeur, un brahmane, refusa de réparer son moteur. Il ne voulait pas risquer d'être touché par l'un ou l'autre de ces êtres maudits. Tagore ne croit pas que l'Inde soit mûre pour la liberté tant qu'une si large partie de sa population continuera d'être traitée comme un objet de mépris et de dégoût. On ne réalise pas la liberté politique sur le sable mouvant de telles inégalités sociales.

\*  
\* \* \*

Il est curieux de constater que Gandhi et Tagore, inspirés du même amour et du même désintéressement, tendent vers des fins contraires.

Pour Gandhi, qui s'adresse aux masses populaires, le bonheur de l'Inde est dans le retour à la simplicité des premiers âges : renoncement, contemplation, méditation, chacun tissant ses vêtements et buvant le lait de ses chèvres.

Pour Tagore, poète, artiste, esprit universel, qui s'adresse aux élites du pays, le bonheur de l'Inde est lié à celui de l'humanité entière. Il est dans le rapprochement spirituel entre l'Orient et l'Occident, dans une collaboration étroite de ces deux mondes, la science devenant la servante de l'homme, que le machinisme n'écraserait plus.

« Quels sont les éléments de ce rapprochement ? » demandai-je. Tagore me répondit sans hésiter : « Je les trouve dans la pensée même de l'Orient. » Et les notes que je transcris ici sont l'écho fidèle de son message.

C'est à l'élite de l'Occident qu'il appartient de chercher une entente avec l'Orient, en ouvrant son esprit aux rayons de la sagesse première et en prenant conscience de sa propre tradition, endormie sous le matérialisme.

L'Orient a gardé le trésor de ses richesses spirituelles sans chercher à les définir, tandis que l'Occident en a voulu faire l'inventaire et s'est appauvri par cette analyse. Il s'agit donc pour l'Occident de retrouver ces richesses perdues, avec le secours de l'Orient.

Si la soif du nouveau entraîne notre époque vers des découvertes d'ordre matériel, dans le domaine intellectuel et spirituel, par contre, les anciennes féeries et les mystères du passé se transfèrent sans s'éclairer, sous les apparences scientifiques de la pensée moderne. Et la discipline mentale de l'Occident, qui est de plus en plus absorbée par les recherches biologiques et la science de la vie, ne peut échapper aux anciennes initiations de l'Orient, dont le but était d'amplifier l'unité humaine jusqu'à ses correspondances universelles.

Chaque jour, notre chimie se rapproche de l'alchimie. Notre physique, qui considère la matière comme une forme de l'énergie, se rapproche de la métaphysique. Einstein renouvelle l'occultisme. Freud vulgarise la « Yoga » et Bergson transpose le « Vedanta ».

L'Occident rationaliste et utilitaire aspire à de nouveaux états de conscience. Il ira en demander le secret à l'Orient, qui sommeille encore dans l'abstraction de ses plus grands mystères et de ses plus hauts symboles.

Tout se passe, aux yeux de Tagore, comme si la force active de la civilisation moderne tendait à réaliser par des efforts

isolés l'antique initiation, qui était l'expression d'ensemble de la connaissance et de la sagesse.

C'est donc bien comprendre la synthèse prochaine que de considérer le matérialisme de notre époque comme un stade nécessaire sur la voie de l'enrichissement spirituel. Et il est probable que les générations futures trouveront leur réalité psychologique dans cette plénitude spirituelle, divinisée chez les races antiques, quelque peu méprisée dans notre ère « civilisée », mais toujours dispensatrice d'une sagesse supérieure, directement utilisable et même indispensable au perfectionnement humain.

\*  
\* \*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Ramakrishna, qui était un mystique, avait déjà communiqué, par ses paroles et ses écrits, cet état d'abondance intérieure, de richesse vitale, d'énergie consciente et de maîtrise de soi qu'on nomme spiritualité. « Former l'âme d'abord, disait-il, le reste viendra de soi. »

Et l'on communique la spiritualité comme on donne une fleur, dit à son tour Tagore, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. « Le bon jardinier dispense aux âmes qui lui sont confiées la lumière et l'ombre nourricières, afin qu'elles fleurissent et exhalent leurs parfums », écrit Rabindranath Tagore, ce noble fils de l'Inde, poète national du Bengale, si profondément attaché à sa terre natale et qui fut l'un des premiers, parmi les penseurs d'aujourd'hui, à entrevoir la nécessité de l'harmonie générale du monde dans le rayonnement spirituel.

Jean DUPERTUIS.

# VUES SUR LA GUERRE.

## II

### APRÈS L'ARMISTICE.

Elle est affreuse la page qui, dans l'histoire, prendra place parmi les plus sombres et montrera la France battue et humiliée. La France ? Non, la France a été trahie moins par les hommes que par les institutions, ou, si l'on veut, par les hommes chargés de la garde des institutions, et peut-être à cause de celles-ci. Toujours est-il que l'armistice a été signé dans la consternation et accepté comme une fatalité par le peuple stupéfait. « C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui — déclarait le maréchal Pétain parlant à la France — qu'il faut cesser le combat. Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec moi, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités. » On imagine le retentissement de ces paroles. Comme un glas, elles sonnaient la fin des grandes espérances françaises et ouvraient la voie au désespoir muet.

L'histoire dira s'il fallait signer l'armistice ou passer en Afrique. Ne nous hâtons pas de juger ce que nous avons seulement le droit de déplorer. Ceux qui assumèrent en

des circonstances aussi critiques la charge du pouvoir et crurent devoir s'entendre avec l'ennemi se sont peut-être trompés. A l'heure qu'il est, nous pouvons dire qu'ils se sont certainement trompés, mais la sincérité de Pétain et de Weygand, deux vieillards qui avaient toujours bien servi la France, ne peut être mise en doute. Militaires, ils jugeaient la partie perdue et qu'il fallait arrêter la déroute et sauver ce qui pouvait être sauvé. Ils n'ont pensé qu'à la France, commettant la faute de l'isoler du reste du monde, diminuant ainsi son prestige et, chose plus grave, la détournant de sa mission.

Soyons justes, malgré tout. L'armistice est une décision militaire. Dans le désarroi des premières heures, elle se présentait comme la solution urgente ou, du moins, comme un expédient raisonnable. Le sentiment anglais lui-même, celui des hommes modérés et responsables, ne condamnait pas la France. Sir Edward Grigg, sous-secrétaire d'État au War Office, affirmait à André Maurois : « Nous comprenons et nous ne blâmons pas... Nous n'avons pas pu vous aider en temps utile, vous ne pouviez rien faire d'autre. » Churchill garde, dans sa déclaration aux Communes, le ton le plus juste et ne se livre à aucun mouvement de violence ou même de colère. Il est triste et ému et se révèle, dans ces instants tragiques, d'une noblesse de cœur et d'une probité d'esprit qui font notre admiration. Vigoureux, résolu, d'une vitalité incomparable, il sait taire sa déception et n'entend pas devancer le verdict du temps. Il semble d'ailleurs qu'il avait été sondé par Reynaud au sujet d'une éventualité d'armistice et on assure qu'il ne s'y était pas montré hostile, réclamant seulement la remise de la marine pour la durée de la guerre.

Pourquoi cette question de la flotte, à laquelle le gouvernement britannique attachait tant de prix, n'a-t-elle pas été résolue à temps et dans le sens juste ? Soit que le gouvernement qui négociait l'armistice ait voulu marquer sa loyauté envers l'adversaire et c'est au moins étrange,

car s'il y avait une preuve de ce genre à donner, c'eût été plutôt aux anciens alliés, soit que les éléments civils anglophobes du ministère et leur entourage politique aient manœuvré pour s'opposer à la livraison de la flotte, la marine française, désarmée ou non, devenait une menace. Le plus grave malentendu séparait ainsi les deux pays. Bien des choses auraient changé si la minorité n'avait pu triompher des hésitations et même de la bonne foi du Maréchal.

L'armistice signé, la décision militaire acquise, que fait Vichy? Il est constant que le régime responsable de la défaite, disparaisse pour céder la place à un autre, et il n'y a pas d'exemple contraire. Mais ici encore, nous assistons à une autre manœuvre de duplicité préparée de longue date. On aurait compris un coup d'État et que la Constitution de 1875 eût été abrogée par une décision unilatérale de l'exécutif, mais que signifie la réunion spectaculaire de l'Assemblée Nationale, précédée de tractations secrètes et d'obscurès démarches? A quoi a-t-elle servi, sinon à créer une confusion dangereuse, et à profiter de la dépression des meilleurs esprits et des meilleurs parlementaires, pour procéder à un prétendu nettoyage et grever déjà d'une pitoyable hypothèque politique un avenir enveloppé de brumes?

M. Gaston Wiet a fait une excellente analyse de la brochure *Toute la vérité sur un mois dramatique de notre histoire*, de M. Jean Montigny, député de la Sarthe, secrétaire général à l'Information. Il ressort de là que le plan arrêté et exécuté est de M. Laval. Il a tout pensé, tout exécuté et Pétain s'est laissé circonvenir. Encore une fois, il eût mieux valu que la volonté seule du maréchal fût à l'origine de l'acte politique par quoi la France coupait court avec son passé républicain. Hélas! l'armistice, les militaires l'ont demandé, l'ont imposé au pays comme une fatalité, et cela peut se défendre. Mais les mêmes militaires n'ont pas tardé à faire de la politique, et ils n'y étaient pas préparés. Ils pouvaient gouverner avec prudence, essayer de

panser les blessures et travailler à réduire autant que possible les conséquences du désastre. Peut-être l'auraient-ils tenté si la droite, c'est-à-dire les hommes qui siégeaient sous cette fausse étiquette, n'avait pas décidé depuis longtemps la liquidation du régime, même au prix de la défaite. Ce ne fut qu'un jeu pour eux de camoufler leur entente subtile avec l'Allemagne en demandant « qu'un régime nouveau, audacieux, autoritaire, social, national, soit substitué à l'ancien ». Ici encore, je refuse de parler de trahison. La trahison est un acte conscient dirigé contre son pays au bénéfice de l'étranger. Ce n'est pas ce qu'ont voulu les Pétain et les Weygand ni aucun général. Ce n'est même pas ce qu'ont voulu les Laval et les Flandin, mais ceux-ci ont agi juste comme s'ils nous invitaient à le penser ? Leur anglophobie et leur haine des gauches les ont amenés, eux et leurs partisans, à souhaiter la collaboration avec l'Allemagne. Ils ne comprenaient donc pas que dans la situation où se trouvait la France, collaboration ne pouvait être que synonyme de servitude ? Ces réalistes de la politique se découvrent soudain une moralité nouvelle dans le domaine des idées et de l'action.

Politiciens affairistes — et il y en avait beaucoup d'autres qui avaient prospéré dans le climat de l'étrange république — ils proclament, l'un que « ce qui a corrompu l'âme de la France, c'est l'or de l'étranger » et l'autre, « que depuis la conclusion de la dernière paix, une ombre s'est étendue sur la France et sur d'autres pays d'ailleurs : cette ombre, c'est celle de l'argent et c'est l'argent qui a tout corrompu ». C'est peut-être exact, seulement il est comique, et aussi bien triste, que les millionnaires Laval et Flandin découvrent précisément dans la défaite leur chemin de Damas et à la fois leur redressement politique.

On pourrait épiloguer indéfiniment sur les suites de l'armistice. Les improvisations par lesquelles on voulait donner à la France une charte nouvelle montrent bien que les projets n'étaient ni mûris, ni viables. Étaient-ils même inspirés par un réel amour de la France ? Pétain,

lui, n'envisageait que d'amener le pays, en lui imposant, pour commencer, des lois de circonstance, à un relèvement progressif. C'est une vue de pessimiste sans doute, et la France n'était pas si bas. Mais Pétain était honnête. Le vieil homme laissé à lui-même n'eût rien compromis. Mal entouré, c'est-à-dire entouré d'éléments d'ores et déjà acquis à la collaboration, il ne pouvait résister longtemps ; tout au plus, il retarderait la soumission à l'Allemagne et rendrait moins flagrante la capitulation à laquelle il n'était plus en son pouvoir de s'opposer. Complicités et incompréhensions avaient fait de la France une victime honteuse et impuissante.

Il ne faut pas qu'on prononce la moindre injure contre l'homme qui a affronté la tempête et n'a pu détourner les vents déchaînés sur la France. C'est un grand Français quand même. Sans lui, à Verdun, il y a vingt ans que l'Europe serait sous la botte allemande. Aujourd'hui même, je ne sais si, dans les conditions actuelles de la guerre, il n'a pas empêché plus de mal et opposé aux extrêmes mesures les dernières irradiations de sa volonté.

C'est un chapitre qu'il faut laisser à l'histoire le soin d'écrire. Pour nous, la mesure est comble. Et la France, le peuple de France, ces hommes, ces femmes ont eu le sentiment, à l'heure de l'armistice, qu'ils gravissaient un dur calvaire. Le désastre, comme un vent d'orage, avait courbé les fronts et serré les âmes dans un étau écrasant. Personne ne comprenait et toutes les réactions étaient confuses. Des visages creusés, des voix où traînaient des larmes, des êtres abattus faisant le geste de vivre quand la vie s'était retirée d'eux, ce fut le spectacle quotidien des premiers temps qui ont suivi la défaite. Était-ce vivre que de vivre vaincus ? La France, chêne glorieux dont la cime touchait le ciel, était à terre et son agonie était faite de mille agonies. Dans ses branches, où tant de voix gracieuses ou puissantes ont modulé les fastes de son histoire, c'était désormais le silence de la mort et l'accablement de la solitude. Les Français, figés au seuil d'une porte

s'ouvrant sur l'inconnu, cherchaient un secours, un signe d'espérance.

Il était fatal qu'on descendît la pente, parce que les nouveaux responsables étaient eux-mêmes désunis et yenaient de deux pôles opposés. Ils ne considéraient pas le but d'un même esprit ni d'un même cœur. Appareillés pour une tâche immense, ils étaient déjà divisés, et les conditions dans lesquelles l'effort était demandé se présentaient sous le pire aspect. Effort condamné d'avance, car ceux qui essayaient de faire une politique honnête étaient jugés trop timides par les spécialistes de l'intrigue qui croyaient, ou avaient intérêt à croire à la victoire allemande. L'angle de vision différait. Or l'ennemi n'avait pas désarmé et il comptait bien vassaliser la France au moyen de ses agents directs ou indirects. En cas de résistance, il procéderait à sa destruction progressive.

Quelles qu'aient été les raisons premières de Pétain et de ses collaborateurs pour arrêter les frais de la guerre et composer avec l'ennemi, les événements ont prouvé qu'avec l'Allemand il n'y avait pas d'entente possible. Jour après jour, il suit, avec une plus grande hypocrisie peut-être, sa même politique et refuse de reconnaître à la France le minimum de justice due à un grand destin, et jusqu'au « droit au souvenir émerveillé de la postérité ».

Cette France, lieu de perfection du cœur et de l'équilibre de l'esprit, Hitler entend la ravalier. Quels Français conscients se plieraient à son jeu ? Ils ne peuvent que s'étioler sous la fêrule d'une morale barbare et n'acceptent en définitive qu'une philosophie chrétienne. Ici encore, où le gouvernement de Vichy, même sans Laval et Darlan, trouverait-il le point d'accord entre sa politique religieuse et le programme hitlérien ? Pétain, malgré tout ce qu'il peut représenter de personnellement sage et raisonnable, apparaît comme le centre des plus étranges et funestes contradictions. La législation sociale qu'il a inaugurée renferme d'excellentes parties. Malheureusement, elles portent le sceau du gouvernement

de l'armistice et sont grevées d'une lourde hypothèque de méfiance. C'est l'avis de Maritain : « Les efforts pour venir en aide à la famille, restaurer le sens et la dignité du travail et du dévouement à l'intérêt commun, répondent à une nécessité première et vont sans aucun doute à la rencontre des vœux de la nation. Je ne doute pas que considérées en elles-mêmes, certaines mesures de salubrité (contre l'alcoolisme par exemple) et certaines réformes (concernant par exemple la propriété paysanne) soient de nature à servir un jour à sa véritable reconstruction. Mais il faudrait pour cela que la France soit délivrée de l'emprise allemande, et que les vérités morales et politiques qu'on exploite pêle-mêle avec d'autres slogans contre les thèmes de propagande prennent vie et réalité dans un autre climat politique que celui qui règne aujourd'hui. » C'est, en effet, le nouveau malheur de la France d'être ballotée, entre le mal et le bien, sans pouvoir fixer la ligne idéale qui démarque le passé et l'avenir.

Qu'on ne s'étonne pas que le peuple français ait été, dans son ensemble, dérouté par la soudaineté des événements et qu'on ne l'accuse pas d'avoir subi sans réagir, l'ordre officiel de soumission à l'armistice. Il a été troublé à la fois par l'étendue de la défaite et le mur mystérieux de l'avenir. Les grands soldats, encore auréolés de tout leur prestige, Pétain et Weygand, la France les admirait comme de pures gloires nationales, ils étaient comme les saints de la Patrie et on n'acceptait pas facilement qu'ils se trompent. Et puis, à la vérité, dans son extrême détresse, le peuple était incapable d'envisager si tôt toutes les conséquences de l'abdication. Les hommes les meilleurs qui étaient sa fierté sont les mêmes qui, avec une sincérité indiscutable, ont consommé son malheur, et on allait bientôt s'en apercevoir. Mais il est au cœur des Français de telles ressources de passion qu'on les voit déjà, même misérables, dépourvus de tout, et de liberté, et alors qu'ils suivent un chef ou l'autre, travailler encore

pour le monde en essayant de refaire la France éternelle.

Pétain et de Gaulle, l'antique maréchal et le jeune général, que représentent-ils ? Le premier fut longtemps, pour les Français de France, le symbole de la résistance passive. Le second est le symbole, pour les Français de l'étranger, de la résistance active. Les choses ont peut-être changé maintenant, et Pétain est débordé et entraîné, malgré lui, aux concessions mortelles. Jusqu'aux derniers instants de sa vie, nous nous inclinons devant le maréchal en hommage à ce que le passé d'un grand Français renferme d'honneur. Mais vit-on toujours dans le seul culte du passé quand la coupure est si profonde entre hier et demain, et qu'aujourd'hui est plein de rumeurs, d'appels angoissés et d'espérances indestructibles ? Si la France est la plus grande victime de l'imprévoyance universelle, la force morale qui l'a longtemps préservée demeure intacte sous les décombres du sombre présent, et personne ne prendra pour un signe français une écume de surface. Quelque chef qu'elle suive, elle se livre, dans la plus consciente des pénitences, au suprême durcissement qui la remettra, au terme d'équivoques poignantes, dans le sillon traditionnel.

Refusons-nous à juger, c'est beaucoup trop tôt. L'homme a faim de justice, mais la justice des hommes est imparfaite. Comment peut-on juger son prochain, ou seulement ses idées, encore moins ses intentions ? L'intelligence nous aide à saisir des aspects, jamais une vérité complète. La justice d'un Dieu pour qui rien n'est caché est plus indulgente que la nôtre et refuse d'être un mode de polémiques ou de représailles. Que j'aime le vœu mélancolique de Maritain : « Le général de Gaulle s'efforce de maintenir aux côtés de l'Angleterre tout ce qu'il peut de l'Empire français. Pour cela, il a accepté d'être en rupture avec le gouvernement français. Je pense que la plupart des Français voudraient, en ce qui concerne leurs sentiments intimes, pouvoir substituer ici, à la notion de rupture, celle de division de travail. » Hélas ! ce n'est plus

le cas, et le divorce est consommé par une suite inévitable d'événements qu'on s'acharnait à croire qu'ils ne se produiraient jamais.

La guerre continue, pour la France comme pour les autres peuples. On soutenait naguère qu'il n'y a pas de justice absolue et que, par définition, l'homme n'est pas juste. Aujourd'hui, nous tenons de tels paradoxes pour propos criminels, voire absurdes, car nous sommes rendus aux élémentaires réactions, et nous croyons, dans le danger, à la justice absolue et nous croyons que les hommes ont faim de justice. Mais qu'il est difficile à la vérité de montrer son visage, la vérité sans laquelle nous ne pouvons pas admettre que la justice se prononce ! C'est que la guerre a besoin de silence et d'ombre, et que, pour triompher du mal, le bien doit user parfois de moyens déconcertants. Sur les routes interdites, dans la brume complice, la politique de guerre n'est pas libre de ses faits et gestes. Il est urgent de se défendre comme on peut et d'attaquer comme on doit. L'iniquité de l'ennemi excuse et justifie toutes les initiatives du combat direct ou indirect.

#### RESPONSABILITÉ DES HOMMES OU DES INSTITUTIONS ?

Bien des pays, hors d'Europe, sont encore des lieux privilégiés. Nous ne connaissons de la guerre que des images fugitives, et par des récits seulement nous nous représentons les horreurs de la famine et les malheurs de l'asservissement. Qu'un pays comme la France où longtemps, presque toujours, s'exprima sur le rythme le plus harmonieux, la douceur de vivre libre et indépendant, où l'esprit exerça sa maîtrise incontestée, où tout fut grâce, parfum, beauté, où les pires excès de la politique laissaient intacts les trésors du cœur, où l'indiscipline des tempéraments accusait une richesse inépuisable, qu'un tel

pays ait été défait avec une rapidité foudroyante, c'est le mystère qu'on cherchera à comprendre, et qu'on expliquera difficilement. Le fait suffit dans sa brutalité. La défaite de la France, ce fut, dans un ciel déjà assombri, un passage de ténèbres. Ici, nous connaissons les printemps riants et les horizons lumineux, la vie aisée, la quiétude des corps, la sécurité physique. Mais l'âme est-elle en repos ? Nous pleurons sur Paris privé de pain et d'esprit, sur une société traquée, sur le lamentable défilé, devant les magasins d'alimentation, des ménagères s'en retournant les mains vides et le visage creusé par le désespoir ; nous pleurons sur l'expression la plus haute et la plus fine d'une civilisation qui émerveilla l'univers et qu'on s'ingénia à avilir. Si nous sommes assez sensibles pour comprendre l'ampleur du désastre, et le sentir dans notre chair et dans notre intelligence, nous ne goûterons plus sans remords aux bonnes choses de la vie dont nous disposons avec abondance, alors que nous ne sommes pas les plus méritants. Du coup, nous réalisons le sens profond de la guerre, et notre colère augmente contre le peuple hargneux et destructeur.

Appartient-il à un étranger de parler de la France en ces heures pitoyables ? Oui, s'il le fait avec amour et le souci de la vérité. Rien ne peut diminuer la grandeur française ou ternir les multiples miracles de son histoire. Mais si l'étranger prétend juger pour condamner, qu'il se taise et qu'au moins le débiteur récalcitrant fasse à ce grand pays en difficultés l'amitié du silence. De petites prostituées du monde cosmopolite à la beauté déclinante, des financiers avides, des hommes d'affaires à la conscience élastique, vous jettent à la figure :

— La France ? Ce n'était que de la pourriture...

Et vite ils s'en retournent à leurs jeux et à leurs combinaisons, escomptant la victoire alliée, non pour le triomphe d'une cause sacrée, mais pour la protection de leurs intérêts, de leur argent, de leur sale plaisir. On se demande si, devant tant de bassesse affichée avec cynisme

ou inconscience, on ne préfère pas encore une brute allemande qui a, du moins, le mérite du risque et qui brave la mort. Si le monde a été désaxé, s'il y avait en effet « quelque chose de pourri », comme dit Hamlet, non seulement en France, mais presque partout, c'est que trop de prostituées jouaient les Égéries, auprès de trop d'hommes politiques sans envergure, c'est que trop de financiers pervertissaient la notion de morale, et c'est que les uns et les autres, aidés par un scepticisme paresseux généralisé, ne pensaient qu'à vivre au jour le jour, pressés de jouir et d'écarter les menaces immédiates.

La défaite de la France n'est qu'un accident, mais est-ce sur un accident, si douloureux soit-il, qu'on juge une telle nation riche en héroïsme et qui, de ses torches embrasées, éclaira pour le monde entier la route des siècles ? Que des erreurs aient été commises, que des fautes lourdes aient été retenues, c'est certain. Mais ne nous demandons pas, dans un sentiment de vaine pitié : où va la France ? Une semblable formule est bien limitée, ou alors il faudrait se demander : plutôt où va l'humanité ? Si l'attention de l'univers s'inquiète de la France, c'est qu'en dépit de tout, elle fut la bienfaitrice spirituelle des peuples. Je le dis : la France n'a pas eu le monopole des fautes ; elles sont également imputables à bien d'autres pays. La griserie coupable, l'oubli de Dieu, le goût du plaisir, le jeu extravagant des idées, non, elle ne fut pas seule à s'abreuver au poison des fausses nourritures. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, et aussi sur les responsabilités générales. Ce n'est ni l'heure, ni le lieu, et le silence des impartiales méditations conviendrait mieux à l'œuvre de justice. Je n'aborde qu'avec méfiance les livres qui déjà prétendent tout expliquer. Quelle hâte ! En vérité, que savons-nous ? Personne ne peut dire aujourd'hui ce que fut hier, pas plus que ce que sera demain et, moins que les autres, ceux des Français qui se divisent dans le malheur. L'étranger reconnaissant se contente d'aimer la France dans sa réalité géographique et spiri-

tuelle et non le corps déchiré qu'on se dispute de droite et de gauche. La vraie France est nécessaire, indispensable même, pour l'établissement d'un équilibre entre des forces contradictoires ; elle le sera bien davantage lorsqu'il s'agira de refaire l'Europe.

Critiquer les hommes qui ont eu le pouvoir de septembre 1939 à juin 1940, c'est facile, et c'est non moins inutile. Ils ont peut-être gâché un peu plus les affaires, soit par incompetence, peur des responsabilités et insuffisance de talent, soit par affaissement de caractère. Mais sans eux, la guerre eût été perdue quand même, car les responsabilités sont diffuses et remontent loin dans l'histoire de la République et de ses mœurs.

Alors qu'il faut que la France se reprenne pour se retrouver toujours égale à elle-même, à quoi bon l'anecdote scandaleuse ? Il est sans doute triste, et un peu honteux, que le démon de midi ait suscité pour influencer les deux Présidents du Conseil du temps de guerre, deux femmes mûres et que celles-ci aient prétendu jouer un rôle dans le destin de la France (1). Il eût mieux valu jeter un voile sur le snobisme républicain de ces liaisons soi-disant aristocratiques, mais la rumeur publique s'en était emparée et quoique, malgré tout, le mal effectif ne fût pas grand, on ne peut pas moins déplorer, avec Jules Romains, « des influences souvent douteuses, peut-être même franchement pernicieuses », et avec André Maurois « que la vie privée de quelques-uns des hommes poli-

---

(1) Grâce à André Maurois et Jules Romains, ceux qui l'ignoraient savent aujourd'hui que depuis la mort de la femme de Daladier la marquise de C... « jolie femme blonde, fraîche, gracieuse, ayant le goût du pouvoir et une passion malheureuse pour les doctrines politiques et économiques » était devenue l'intime du Président du Conseil, pendant que la Comtesse de P... « une personne un peu folle, agitée, brouillonne et que la suite des événements devait faire apparaître comme dangereuse », avait jeté le grappin sur Paul Reynaud.

tiques ait empoisonné leur vie publique». Encore une fois je ne crois pas que l'intrusion de ces femmes tapageuses et dont les liaisons affichées excluaient toute sentimentalité, comme toute tendresse et toute grâce élégante, aient contribué à autre chose qu'à avilir la notion de vertu et à faire douter de la valeur morale de certains chefs, non des moindres, de la République. Si la guerre a été perdue en France, la cause n'en est pas immédiate, elle remonte plus haut et les responsabilités encourues le sont par une collectivité de politiciens qui ont trahi la République et la Démocratie et souligné eux-mêmes les vices d'un régime de fausse liberté, d'égalité illusoire et de fraternité hypocrite.

Même s'ils s'étaient ressaisis, ceux qui avaient le devoir de sauver la France, ces hommes politiques, ces généraux, ces grands fonctionnaires, ces parlementaires eussent été bien empêchés d'improviser une politique de guerre, et de s'adapter aux conditions nouvelles. La France a été moins trompée par les doctrines de gauche et de droite, les sympathisants du fascisme ou du bolchévisme, que par une longue suite d'abandons, de petites lâchetés, de complaisances silencieuses, de basse camaraderie, de scandales financiers et de persécutions mesquines. On n'y prêtait pas grande attention, on se disait que la France était d'une constitution trop solide pour souffrir sérieusement d'un mal superficiel. Cet optimisme lui-même était un abandon et une lâcheté, en sorte que la République devenait une caricature, et la démocratie une duperie. Le malheur est qu'on s'en accommodait et qu'on vivait engourdis, aveugles et sourds, enfoncés dans les illusions les plus coupables. S'il arrivait qu'on formulât des regrets, il semble qu'ils avaient tout juste la valeur d'une clause de style. Les hommes mûrs pensaient à leur jeunesse sans le courage de réagir. A la vérité, la fuite du temps s'inscrit toujours sur une trame invisible, et qui le demeure tant que la distance entre le point de départ et l'arrivée ne couvre pas un long chemin. Un jour, sous le coup d'un

événement grave, ou d'un sentiment déplacé, ou d'une passion torturante, on comprend soudain qu'on a glissé insensiblement d'un temps à un autre et, quoi qu'on fasse, on reste les captifs d'un ordre ancien, fût-il périmé.

La guerre a marqué d'un signe cruel la divorce des esprits et fait ressortir ce qu'il y avait d'artificiel dans une civilisation dévoyée. De grands ouvrages, mais trop cérébraux, avaient essayé, depuis l'autre guerre, de dénoncer le péril. On les avait lus, on avait écouté bien des voix éloqu岸tes qui mettaient en garde contre la dangereuse fascination d'un monde dont on refusait d'admettre le déséquilibre. Mais ces voix, elles-mêmes glacées, tombaient dans le désert aride des cœurs détournés de leur vocation. Il est extraordinaire qu'avec une intelligence plus vive, l'homme se soit enfoncé avec volupté dans une paresse générale du sentiment et de la pensée et que l'activité redoublée dont il a fait preuve se soit dispersée en incohérences pour un but de plaisir et d'argent.

On veut déjà établir des responsabilités individuelles. C'est l'erreur de Vichy et ce serait non moins l'erreur des Français libres s'ils s'avisèrent, alors que la guerre n'est pas finie, de faire de la politique. Les hommes ne doivent pas s'opposer à d'autres hommes et surtout des Français à d'autres Français. Il y a pour chacun une mission plus noble à remplir. Pussions-nous voir à jamais aboli le temps de la haine et entrevoir dans un avenir sanctifié les jours de détente et d'amitié ! Au surplus il ne servira de rien d'établir la comptabilité des fautes et des erreurs. Qui peut croire que des ministres, des généraux, des fonctionnaires aient sciemment mis leur pays dans l'impossibilité non seulement d'attaquer, mais de se défendre ? On ne peut prononcer que le mot d'aberration et y insister si l'on envisage, par exemple, la carence de Daladier « qui, pendant les longues années où il a été ministre de la Défense Nationale n'a pas construit d'avions, ni de tanks et qui a si peu veillé, pendant les six premiers mois

de la guerre, à l'entraînement de la troupe, à la fabrication intensive du matériel, à l'établissement d'un système de défense tout à fait moderne, qui tint compte de l'expérience polonaise, puis de l'expérience finlandaise». Non moindre aberration, l'absurde rivalité qui fit se combattre, pour se neutraliser, les deux vedettes politiques de la guerre : Reynaud et Daladier. On croit rêver ! Ces deux hommes se jalouaient et se haïssaient, et ils étaient chargés de sauver la France ! On en pleurerait de honte et de rage. Il n'y eut qu'une faillite, celle de la politique ; qu'une déchéance, celle des politiciens.

Bien avant la guerre, et surtout bien avant la défaite, la France souffrait d'un mal secret. Le régime, détourné de ses origines, viciait le climat moral de la nation. Le fait est certain et personne ne s'élève contre l'affirmation d'une évidence devenue fulgurante, ni les victimes du régime, ni ses tristes bénéficiaires. Plus tard, si on en a le loisir, on écrira le commentaire d'un temps riche de contradictions, et tout à la fois de noblesse et de bassesse. Mais dans quelle balance peser la lourde substance dont est faite l'histoire des quarante dernières années de la République ? Pour ma part, je me garderais d'une appréciation absolue, je ne veux qu'exprimer, avec modération, des impressions contrôlées et des faits indiscutables. République et monarchie, il n'y a pas de bon ou de mauvais régime, il y a de bonnes ou mauvaises applications. Et il faut savoir, en outre, si le régime qui convient à un pays, convient également à son voisin et si, en somme, la république ne fut pas pour la France un trompe-l'œil, une de ces erreurs séduisantes dont on ne découvre que trop tard les maléfices.

Il peut paraître étrange que le pays le plus évolué du monde, celui qui a fait toujours, et avant tous les autres, les grandes expériences sociales et qui à l'esprit de géomètre dont il est amplement pourvu, ajoute, extrêmement développé, l'esprit de finesse, que le pays de la mesure et du tact chez qui les idées ne sont pas chevauchées de

l'imagination, mais respiration de l'âme ardente et équilibrée, soit celui qui n'a pu digérer la république ou, du moins, une certaine forme de république.

Sur le papier, elle est le régime idéal. Si elle a apporté des gains précieux et si, par elle, les Français ont connu le culte d'une sorte de grandeur sans faste et les avantages de la liberté, elle fut loin de se maintenir dans l'austère virilité des principes, et de là devait venir tout le mal. La république n'a de sens que si elle est vertueuse, clairvoyante, et d'une indépendance réelle. En fait, il n'en fut pas ainsi. En France, il était inévitable, à cause précisément de l'esprit des Français, de leur tempérament, de la complexité des âmes, que l'abus suivît de près. Sous le prétexte d'instaurer l'égalité, elle a permis à chacun de prétendre aux plus hautes charges, même sans titres. Aucune barrière : toutes les voies étaient ouvertes. Des intrigants, des incapables, parfois des timides, souvent des inconscients, rarement des chefs de valeur, et même ceux-là esclaves impuissants d'un parti, ont substitué à la république rêvée, un régime d'anarchie camouflée.

Aujourd'hui, c'est à vol d'oiseau qu'on peut seulement aborder un problème ou dessiner le schéma d'un raisonnement. Je crois qu'entre le pays et ses chefs politiques, il n'y eut pas de contact durable. Ils s'acceptèrent, mais ne se comprirent jamais. Et voilà qu'on est allé aussitôt aux extrêmes. Les partis de gauche aussi bien que ceux de droite, empêtrés dans leur idéologie de réformes ou de contre-réformes avaient fini par avoir moins vif le sentiment national que celui de leurs idées passionnées, et peut-être plus passionnées que sincères. Les uns et les autres ont fini par considérer la patrie comme une entité absolue, détachée dans le temps et l'espace de tout ce qui contribua à la former, c'est-à-dire à faire de la France, telle qu'elle est, ce qu'elle ne peut cesser d'être sous peine de perdre son caractère et de faillir à sa mission. Hélas ! la démagogie a toujours un air de générosité, et c'est un masque de la sensibilité dont le vrai visage a un

relief plus net et plus franc. Or le danger, à la veille de la guerre, fut de savoir si on la ferait pour un intérêt national ou pour le bénéfice d'une doctrine sociale et politique. Est-ce que l'esprit humain n'a déjà pas assez souffert des guerres de religion pour qu'elles recommencent sous l'étiquette de la philosophie ?

Ceci n'est qu'un aspect de la question. Combien ont aimé la république — je parle des esprits réfléchis — parce qu'elle représentait à leurs yeux la justice et la dignité ? Et comme ils furent vite détrompés ! Non, la république française, qui fut si utile aux autres peuples, a nui au peuple de France dont elle a failli, après un singulier détour, détruire l'esprit. Or, le privilège de la France est d'avoir été constituée par mille éléments fondus ensemble dans le creuset chrétien, et aucune nation ne peut faire valoir à cet égard les mêmes titres. Pourtant, elle fut aussi le pays de la libre pensée : nulle part autant de luttes ne s'engagèrent pour briser l'esprit chrétien. Du dix-huitième au vingtième siècle, la science, la politique et la philosophie ont livré des assauts furieux et elles n'ont pas triomphé. Du moins, le christianisme a trouvé par cela même sa température exactement française. Christianisme sincère et raisonnable, c'est-à-dire vrai sans rêveries insolites, ni superstition, ni excès — tel qu'il doit être. Or, les radicaux qui ont si longtemps gouverné le pays furent, pour durer, obligés à des expédients ; c'est au plus misérable de ces expédients qu'on a dû, sous un prétexte de guerre anti-cléricale, une guerre religieuse et d'avoir vu proliférer, avec leur complicité, une ploutocratie envahissante qui fut certainement plus nuisible que l'ancienne aristocratie.

Les questions politiques, quand on les serre, apparaissent terriblement complexes. Fallait-il retourner à la monarchie ou accepter des écarts périlleux de la république ? Il y avait autant d'inconvénients que d'avantages d'un côté comme de l'autre. On hésita, puis on laissa faire, et le scepticisme politique s'emparant de la majoi-

rité, la France se mit à glisser sur la pente de l'abîme. Maintenant, les leçons de l'histoire ne peuvent plus guère nous aider. Les bouleversements sociaux ont apporté des transformations radicales et ont créé de redoutables solutions de continuité, et il est vain de faire des rapprochements tant les conditions du monde ont changé. Les Français ont beaucoup à se pardonner les uns aux autres. Les vieux chefs de l'autre guerre ont été dépassés par les tragiques aventures et leur imagination ne peut plus les réchauffer. La haine du politicien a créé une sorte de phobie dont il faut se garder. Tous les extrêmes sont également dangereux.

Ainsi, la France a été perdue autant par ceux qui se réclamaient de la droite que par ceux qui se réclamaient de la gauche. S'il y eut des trahisons, elles ne furent pas préméditées. Tous, plus ou moins, y ont aidé en acceptant des gouvernements de parti qui croyaient servir la France, quand ils servaient de vaines, parfois de coupables idéologies, et souvent des intérêts douteux. D'un bord à l'autre, personne ne pensait juste, et Dieu était oublié. A droite comme à gauche, la politique n'était plus qu'un jeu de rivalités et tous les Français, hélas ! y collaboraient, amusés ou indifférents, servant eux-mêmes d'enjeu aux batailles mensongères.

La première trahison est celle des principes. Les hommes utilisaient l'étiquette de parti beaucoup plus pour des fins personnelles ou parlementaires que pour le triomphe d'un programme social. La situation dont la France éprouva les effets lamentables, elle la devait aux hommes d'argent, aux politiciens de la finance, à cette partie de la droite affichant des sentiments modérés pour mieux camoufler l'appétit de l'argent, et se réclamant de l'église et de la patrie pour protéger des desseins uniquement accapareurs. En toute sincérité, je ne vois aucun grand parti qui puisse aujourd'hui se justifier de n'avoir pas assumé une part de responsabilité dans la double défaite militaire et morale. Mais la France, elle, est toujours saine,

elle n'a jamais cessé de l'être. Seulement, et c'est un miracle qu'elle vive encore, ceux qui l'ont dirigée ne peuvent montrer des mains nettes. Au début, les communistes ont en partie saboté la guerre, les Soviets semblant marcher aux côtés de l'Allemagne. Après la déroute, les hitlériens français ont avili l'armistice lui-même. Si l'on songe que ces représentants infimes d'infimes minorités parlaient au nom de la France, la compromettaient et l'offraient pour ainsi dire à la conquête allemande, on se dit que jamais la politique parlementaire française ne fut aussi répugnante.

J'évoque des souvenirs récents, mais déjà si enfoncés dans le passé... Devant moi surgit l'image du plus sensé des peuples et du plus fin, et j'ai le sentiment d'un ordre durable, d'un bonheur non abstrait, qui tient à l'adaptation de l'homme à la terre, au climat, à l'âme d'une contrée. Et il n'a guère changé, ce peuple. Si l'on va au fond des choses, on le voit semblable à ce qu'il fut autrefois : un peu rétrograde, mais sérieux. Son destin est inouï : il fut toujours et il reste l'inépuisable réservoir des forces de création et de salut. Soyons certains qu'en ces heures d'accablement sans pareil, il ne cesse d'être une force réelle. S'il ne comprend pas encore toutes les causes de défaite, nul ne la sent plus vivement que lui qui n'a pas démerité, alors que les politiciens, quelques intellectuels et la bande des bourgeois viveurs visaient à la dissociation nationale, à la décomposition d'un organisme qui avait résisté au temps et à toutes les aventures de l'esprit.

Georges DUMANI.

# LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN.

---

## DEUXIÈME PARTIE.

---

### A LA RECHERCHE DU THÉÂTRE ÉGYPTIEN.

Dans un article précédent (1), j'ai fait le point de ce que l'on savait de l'antique théâtre égyptien.

Il est ressorti des témoignages apportés que l'ancienne Égypte avait connu deux genres de manifestations dramatiques, développés sur des plans différents et irréductibles l'un à l'autre : l'action liturgique et le drame religieux.

Accomplie dans les temples par des officiants, avec ou sans participation de l'assistance, l'action liturgique n'était dramatique que par interprétation. Les gestes rituels, amenés par l'enchaînement des cérémonies, se trouvaient accompagnés de paroles qui les situaient sur un plan mythologique et les faisaient servir à la représentation d'un drame purement intellectuel, dont les yeux ne percevaient que les symboles.

Ainsi, pour ajouter un exemple à ceux précédemment cités (2), un échanson, au cours de la cérémonie du couronnement, apportait au roi, assis au milieu de sa cour, un léger

---

(1) ΔΡΙΟΤΟΝ, *Ce que l'on sait du théâtre égyptien*, dans *La Revue du Caire*, I, octobre 1938, p. 211-222; novembre 1938, p. 294-308.

(2) *La Revue du Caire*, I, p. 219-220.

en-cas. Il le lui remettait en disant : « Je te donne ton Œil, sois-en satisfait », et les courtisans formulaient le souhait : « Mets-le à ton visage ! » (1). En vertu de ces mots, incompréhensibles à qui n'en aurait pas eu la clef, un drame sacré venait de se jouer sous le couvert d'un intermède assez prosaïque : Thot avait rapporté à Horus son Œil, que Seth lui avait arraché au cours d'un combat fameux, et les Enfants d'Horus, présents à la scène, avaient engagé leur père à le restituer à son visage.

Tout autre dans son principe était le drame religieux. C'était vraiment du théâtre, au sens où nous l'entendons, reproduisant au vif, avec personnages, gestes et paroles, les épisodes qu'on voulait évoquer ou imaginer, et non une suggestion par symboles. C'était donc un spectacle, pas un mystère.

On connaît jusqu'à présent fort peu de choses de la littérature dramatique de l'Égypte antique : en ce qui concerne les mystères, le *Rituel du couronnement de Sésostri I<sup>er</sup>* (2), à la fois livret du metteur en scène et guide de l'exégète ; en ce qui regarde le drame religieux, le *Texte de Sabacon* (3), autre livret de metteur en scène : enfin une *Scène des Mystères d'Horus* (4), livret parlé des acteurs mêmes.

Toutefois, étant donné que ce dernier texte n'a été conservé que fortuitement et parce qu'il avait pris place dans un célèbre recueil de magie pour faire figure d'incantation, on peut supposer que d'autres textes du même genre ont eu le même sort. Il est donc légitime de chercher à en récupérer les fragments dans une littérature religieuse ou magique qui, à toutes les époques, a utilisé à ses fins les éléments les plus disparates. C'est le sujet de cette étude.

---

(1) Scène XXV. SETHE, *Dramatische Texte zu altaegyptischen Mysteryenspielen*, Leipzig 1928, p. 190.

(2) *La Revue du Caire*, I, p. 218-221.

(3) *Ibid.*, p. 297-299.

(4) *Ibid.*, p. 301-307.

Toutefois, pour arriver à un résultat sérieux il est indispensable de déterminer au préalable les critères qui permettront de reconnaître avec sécurité le caractère dramatique d'un texte égyptien ancien. Il faut aussi se préoccuper de l'état dans lequel on doit s'attendre à retrouver les fragments dont on poursuit la recherche.

## CHAPITRE PREMIER.

---

### LES CRITÈRES.

---

#### A. — PARTICULARITÉS DES TEXTES DRAMATIQUES ÉGYPTIENS.

Il suffit d'entr'ouvrir un livre moderne pour reconnaître d'un coup d'œil s'il contient de la littérature de théâtre.

La disposition des répliques à la suite de noms de personnages mis en vedette comme des titres, la présence de courtes notes — les « didascalies » des Anciens — destinées à régler la mise en scène et à guider le jeu des acteurs, ne laissent pas s'y tromper. Même si, par fantaisie typographique, l'éditeur avait imprimé d'affilée tous ces éléments, le caractère d'œuvre dramatique se trahirait après quelques instants de lecture : ni la façon d'introduire les propos, ni le style et le sujet des descriptions, ni même la tenue des paroles ne laisseraient confondre le texte avec de la prose ordinaire.

La même exigence de clarté dans la disposition des répliques, qui a déterminé la typographie moderne des éditions de théâtre, s'est fait sentir dès qu'on voulut rédiger de la littérature

dramatique. Il n'est donc pas besoin, pour expliquer l'identité de distribution des papyrus égyptiens et de nos éditions, de recourir à l'hypothèse improbable d'une tradition transmise par les manuscrits grecs. La disposition des manuscrits dramatiques égyptiens est simplement rationnelle, impérieusement commandée par l'usage qu'on voulait en faire.

### 1. *Les annonces de personnages.*

Les plus anciens textes égyptiens — et notamment les textes religieux, conservateurs par excellence des vieilles traditions — étaient écrits par colonnes verticales (1).

Pour les manuscrits dramatiques il était naturel, le papyrus vierge une fois réglé, de commencer en haut d'une nouvelle colonne chacune des reprises du dialogue. En inscrivant en tête le nom du personnage, on obtenait un ensemble clair, parlant aux yeux et facile à consulter. Par un raffinement de précision, que nos livrets modernes jugent inutile, les plus anciens manuscrits dramatiques égyptiens notaient aussi en haut de la colonne le nom de l'acteur à qui les paroles étaient adressées. Avec les ressources graphiques de l'écriture hiéroglyphique, c'était facile : il suffisait de poser devant le nom du personnage qui parlait le nom ou le symbole de son interlocuteur (2), en le traçant toutefois en direction opposée pour qu'il lui fût véritablement face. Puis, pour introduire les paroles, on mettait au-dessous le groupe conventionnel  $\overline{\text{I}}\text{N}$ , construit avec des signes exprimant le sens de « dire des paroles », qui n'était en réalité qu'un signe de ponctuation ayant la va-

(1) SETHE, *Die Totenliteratur der alten Aegypter*, Berlin 1931, p. 6-13 et 18.

(2) Sur cet usage de l'écriture, cf. SETHE, *Dramatische Texte . . .*, p. 7-8. Ce sont les nécessités de cette notation qui ont introduit l'usage de certaines abréviations (*Ibid.*, p. 104) pour désigner les personnages.

leur pratique de nos guillemets. Ainsi dans le *Texte de Sabacon*, le doyen des textes dramatiques égyptiens, une réplique de Thot à Anubis était inscrite dans une colonne commençant par



et des paroles d'Isis à Thot au-dessous de



Il en allait de même dans le *Rituel du couronnement de Sésostri<sup>s</sup> I<sup>er</sup>*, qui date du Moyen Empire.

Sous le Nouvel Empire, on constate chez les copistes de textes plus anciens une tendance à s'affranchir de cet usage, sans doute parce que cette manière d'écrire trop archaïque choquait les scribes et qu'elle était incommode pour le tracé de leur écriture — sûrement parce qu'elle n'était plus conforme aux notations des livrets de ce temps. Le fragment du *Cénotaphe de Sét<sup>i</sup> I<sup>er</sup>* (1), citant un vieux manuscrit dramatique, reproduit les éléments de l'en-tête de ses colonnes, mais il détruit en même temps la valeur suggestive de leur position réciproque en se contentant de les superposer :



*Thot (à) Horus : « . . . »*

---

(1) FRANKFORT, *The Cenotaph of Seti I at Abydos*, Londres 1933, II, pl. LXXXV. Sur ce fragment, cf. *La Revue du Caire*, I, p. 299-300.

D'autres scribes, à prendre des exemples dans le *Rituel de l'Ouverture de la Bouche* (1), préféraient noter plus explicitement dans une colonne spéciale, qui revêtait ainsi l'allure d'une notation scénique, des indications comme :



*N à N* : « . . . ,

ce qui n'est que l'adjonction, par procédé normal, du nom de l'interlocuteur à la formule simplifiée :



*N* : « . . . ,

qu'on trouve même parfois au début des colonnes en remplacement de l'ancien complexe (2).

(1) Ce n'est pas là à proprement parler un texte dramatique, mais sa version du type le plus ancien, reproduite dans le tombeau de Sétî I<sup>er</sup> dans la Vallée des Rois, est rédigée avec les dispositions et les conventions des manuscrits dramatiques. LEFÉBURE, *Les hypogées royales de Thèbes*, I, *Le tombeau de Sétî I*, Paris 1886, 3<sup>e</sup> partie, pl. II-XII. Textes comparés, traduction et commentaire dans SCHIAPARELLI, *Il libro dei funerali degli antichi Egiziani*, Turin 1882-1890. Le rite dont il s'agit est désigné par sa cérémonie essentielle qui consistait à ouvrir symboliquement la bouche du défunt pour qu'il pût manger dans l'autre monde. On pratiquait aussi l'ouverture des yeux pour lui rendre la vue.

(2) FRANKFORT, *op. cit.*, pl. LXXXV, col. 41. LEFÉBURE, *op. cit.*, pl. III, col. 39, 41, 51, 56, 60; pl. IV, col. 67, 70; pl. V, col. 74, etc.

On peut tenir pour certain que cette notation simple était en usage dans les livrets dramatiques composés à cette époque, car son influence peut seule expliquer les réformes apportées par les scribes dans leurs copies des anciens textes rituels.

## 2. *Les indications scéniques.*

Les annonces des interlocuteurs en tête des répliques ne sont pas le seul genre de notations indispensables à un livret dramatique. Il y a les indications scéniques.

Le *Texte de Sabacon*, sous l'Ancien Empire, les remplace par un récit circonstancié des événements, dans lequel il intercale les dialogues. C'était une sorte de didascalie perpétuelle (1). Sous le Moyen Empire, le *Rituel du couronnement de Sésostri I<sup>er</sup>* consacre une colonne en tête de chaque épisode à la description du jeu scénique et, par de brèves notations, répète les indications utiles dans le bas des colonnes mêmes du dialogue (2). Au début de la XIX<sup>e</sup> dynastie, le *Rituel de l'Ouverture de la Bouche*, dans son édition type (3), procède avec plus de liberté encore. Bien que les vignettes qui l'illustrent portent, dans le champ des personnages, des légendes qui sont autant de directions pour la conduite de la cérémonie, ce texte consacre des colonnes entières à des rubriques — qui sont en somme ses indications scéniques — développées, et il les fait même déborder, s'il le faut, sur la partie réservée au texte parlé. Mais certaines de ses éditions de la XVIII<sup>e</sup> dynastie à l'usage des particuliers (4) adoptent un autre procédé : elles

(1) *La Revue du Caire*, I, p. 297-299.

(2) *Ibid.*, p. 218-221.

(3) C'est-à-dire la version du tombeau de Sési I<sup>er</sup>. Cf. page précédente, note 1.

(4) Ce qui explique que, bien que plus anciennes, elles aient été plus modernisées que la version à l'usage du roi Sési I<sup>er</sup>.

amalgament les légendes des vignettes avec le texte traditionnel de façon à établir un véritable livret, où les répliques et les indications scéniques s'entremêlent de la façon suivante :

*Tombeau de Rekhmirê (1).*

LE PRÊTRE-SEM, *assis en face d'elle (2)*. — Il m'a insulté !

LE CHAMBELLAN, *debout derrière elle*. — Il m'a congédié (3) !

*Le Chambellan, quatre fois (4) :*

LE CHAMBELLAN. — Ô mon père, mon père (*quatre fois*) !

*Réveiller celui qui est couché (le prêtre-Sem). Accueillir (5) les huissiers.*

LE PRÊTRE-SEM. — J'ai vu mon père dans toutes ses formes.

LES HUISSIERS, *au prêtre-Sem*. — Ton père ne se hâtera-t-il pas vers toi, Horus des rois ?

LE PRÊTRE-SEM, *aux huissiers*. — Celle dont le visage est un piège, la piègeuse d'Horus, l'a pris au piège.

LES HUISSIERS, *au prêtre-Sem*. — J'ai vu mon père dans toutes ses formes (6). J'empêche qu'il ne souffre : il n'y aura pas de trouble en lui.

(1) VIREY, *Le tombeau de Rekhmarâ*, Paris 1889, pl. XXXII-XXXIII. Expliquer le sens de ces scènes entraînerait trop loin du sujet : leur rédaction matérielle importe seule ici.

(2) La statue du défunt sur laquelle on accomplissait le rite.

(3) *škd*, littéralement : *fait partir*. Cette leçon semble préférable à celles du tombeau de Sêti I<sup>er</sup> et du Papyrus de Turin, parce qu'elle fait allitération avec la notation *kdd* «le dormeur», qui se trouve à cette place dans ces rituels.

(4) Indication superflue, provenant de la double introduction, par erreur, d'une légende de la vignette se rapportant à ce personnage.

(5) Littéralement : *trouver* ceux qui se présentent à la porte.

(6) Ce texte a paru si déroutant aux Égyptiens eux-mêmes qu'une recension de la XX<sup>e</sup> dynastie (SCHIAPARELLI, *Il libro dei funerali*, I, Turin 1882, p. 65) l'a transformé en : *Tu as vu toutes les allées et venues de ton père*. Mais cette leçon, bien que plus claire, n'est pas nécessairement la plus primitive. Dans un mystère de ce genre, que nous citons ici sans avoir à l'expliquer, l'hermétisme était au contraire la règle de la composition et, par conséquent, la marque du texte original.

*Tombeau de Khâ-em-hêt (1) :*

LE PRÊTRE-SEM, *introduisant son (2) fils chéri à l'intérieur du tombeau.*

— Je t'amène ton fils Horus que tu aimes, afin qu'il t'ouvre ta bouche.

*Son fils chéri fait alors l'ouverture de la bouche et des yeux, une première fois avec une spatule de cuivre, une seconde fois avec un doigt d'or.*

SON FILS CHÉRI. — J'ai pressé ta bouche, etc.

Des remaniements de ce genre imposés à de vieux textes autrement disposés à l'origine ne s'expliquent, comme ceux des annonces de personnages, que par la prédominance d'habitudes différentes dans la rédaction courante des livrets dramatiques. Sous ce biais on peut se faire une idée de ce qu'étaient, dans les manuscrits dramatiques du Nouvel Empire, et peut-être beaucoup plus anciennement s'il s'agissait de manuscrits non rituels, les relations entre les annonces de personnages, les indications scéniques et les répliques. En somme ces relations n'étaient pas tellement différentes de celles que nous admettons pour nos éditions modernes. La preuve en est que la meilleure façon de les transcrire est de le faire directement : on obtient ainsi un texte conforme à nos règles de typographie théâtrale.

Enfin toutes les indications scéniques, à la littérature de quelque civilisation qu'elles appartiennent, ont un caractère obligatoire : celui de notations concrètes, précises et en rapport étroit avec le jeu dramatique.

### 3. *Le caractère des répliques.*

On peut affirmer la même chose, en un certain sens, des répliques.

---

(1) BRUGSCH, *Recueil de monuments égyptiens*, Leipzig 1862, pl. LXVII, n° 2.

(2) Le fils du défunt.

Quels que soient les goûts, les tendances, l'habileté du dramaturge — ou le style que la tradition lui impose — les paroles qu'il met dans la bouche de ses personnages ont forcément, par quelque côté, un accent différent de celui qu'elles auraient si elles entraient dans la trame d'une page d'histoire, de poésie ou même de roman. Ces divers genres littéraires, même dans leurs manifestations les plus réalistes, utilisent les dialogues aux fins d'une composition : bon gré mal gré ils les placent dans leur propre perspective et, de ce fait, leur imposent certaines de leurs lois.

Le théâtre, lui, a pour loi spéciale de créer, en raccourci, l'illusion d'un entretien réel entre les personnages qu'il anime. Un détail qui, en histoire, dans un poème ou dans un roman, serait fatalement éliminé comme oiseux peut se trouver être précisément celui que tout dramaturge choisira à juste titre pour mettre un accent de réalité dans les paroles de ses personnages. L'expression d'un sentiment fugitif ou trop personnel, qui ne trouverait place nulle part ailleurs, peut être une trouvaille pour le théâtre. Ce sont là des particularités inhérentes au genre dramatique, parce que tenant à sa nature la plus profonde.

C'est ce que nous entendrons dire lorsque, dans l'analyse de fragments de la littérature égyptienne, nous attirerons l'attention sur leur caractère proprement dramatique.

#### B. — DÉTERMINATION DES CRITÈRES.

Il résulte de ces considérations que, en dehors de toute disposition matérielle du manuscrit ou de l'inscription qui l'a transmis, un texte dramatique égyptien doit être reconnaissable aux particularités suivantes :

*Critère n° 1 : Noms de personnages mis simplement en titre devant leurs paroles.*

Aussi bien que dans nos livrets modernes la présence d'une notation de ce genre est un indice absolument sûr de littérature dramatique.

Partout ailleurs, on le sait par d'innombrables exemples, la stylistique égyptienne, comme toutes les orientales, introduisait les paroles citées par des formules stéréotypées, répétées à satiété parce qu'elles étaient obligatoires, même dans un dialogue pressé. Ainsi dans cet épisode du *Conte du roi Chéops et des magiciens* (1) :

Alors une chèvetaïne s'empêtra dans ses tresses et un pendentif de malachite neuf tomba à l'eau. Alors elle se tut et ne rama plus ; son équipe se tut et ne rama plus. Sa Majesté dit : « Ne voulez-vous donc plus ramer ? » Elles dirent : « Notre chèvetaïne se tait et ne rame plus. » Sa Majesté lui dit : « Pourquoi ne rames-tu plus ? » Elle dit : « Le pendentif de malachite neuf est tombé à l'eau. » Il lui en fit [apporter un autre et dit : « Prends-le en ] remplacement. » Elle dit : « Je veux mon pot jusqu'à son fond (2). » Sa Majesté dit : « Allez et ramenez-moi le magicien-en-chef Djadja-em-ônkh. » On le lui amena aussitôt. Sa Majesté dit : « Djadja-em-ônkh, mon frère, j'ai agi comme tu me l'avais dit, etc. »

ou dans cet autre du *Conte du Prince prédestiné* (3) :

Or donc, lorsque l'enfant eut grandi, il monta sur son toit et il aperçut un lévrier qui suivait un homme marchant sur la route. Il dit à son serviteur qui était auprès de lui : « Qu'est-ce que c'est qui va là derrière l'homme qui marche sur la route ? » Il lui dit : « C'est un lévrier. » L'enfant lui dit : « Qu'on m'en amène un semblable ! » Le serviteur alla et raconta cela à Sa Majesté. Sa Majesté dit : « Qu'on lui amène un petit sauteur, afin qu'il ne se chagrine pas ! » Alors on lui amena un lévrier, etc.

---

(1) Cf. MASPERO, *Les contes populaires de l'Égypte ancienne*, 3<sup>e</sup> édit., Paris s. d., p. 29.

(2) Proverbe qui signifie à peu près : Je n'abandonne rien de ma propriété.

(3) Cf. MASPERO, *op. cit.*, p. 170.

Cette façon d'introduire les paroles des interlocuteurs est constante dans la littérature égyptienne. Elle ne souffre aucune exception, sauf dans les livrets dramatiques, comme nous l'avons vu, et dans certaines lettres qui débutent par le nom de l'expéditeur suivi de la mention : *Il dit*.

*Critère n° 2 : Indications scéniques, ou didascalies.*

Les notations à reconnaître comme telles doivent être descriptives et se rapporter étroitement à une action. Il est indispensable en outre qu'elles se trouvent insérées dans une suite de répliques, au milieu desquelles elles se présentent comme des directives.

L'exemple du *Texte de Sabacon*, qui est une œuvre dramatique incontestée, montre que les didascalies, si elles atteignaient une certaine ampleur, pouvaient être rédigées sous forme de récit (1). Il est toutefois permis de se demander si la traduction que nous en faisons n'accentue pas cette sorte d'anomalie. Nous sommes obligés, en effet, pour couler un texte égyptien dans le moule de nos formes grammaticales, de choisir entre le passé et le présent et de l'interpréter à ce point de vue sur un plan déterminé. La vieille langue égyptienne n'avait pas cette nécessité ; elle ne connaissait même pas cette possibilité. Ses formes verbales, étrangères à toute notion de temps, n'exprimaient que le degré d'achèvement de l'action. Si certaines d'entre elles ont été spécialisées, par la force des choses, à rendre des récits historiques, elles ne perdaient pas pour autant la faculté d'exprimer une description. Il se peut somme toute que, dans un livret dramatique, les didascalies de ce style soient à traduire simplement au présent.

Le critère de l'indication scénique, parce qu'il fait intervenir une question d'interprétation, donne, pour l'identification

---

(1) *La Revue du Caire*, I, p. 298.

des textes dramatiques, une certitude moins absolue que celui de l'annonce d'interlocuteurs. Il constitue néanmoins un indice de forte probabilité.

*Critère n° 3 : caractère dramatique.*

Nous avons dit plus haut ce qu'il convient d'entendre par là. On aura compris avec quelles précautions ce critère doit être employé.

Il ne suffirait pas à lui seul à fournir la preuve qu'un texte soit spécifiquement théâtral. Mais, ajouté aux autres indices, il les corrobore et complète le faisceau de preuves qui étaye une certitude.

Ainsi dans la *Scène des Mystères d'Horus* que nous avons traduite et commentée dans l'article précédent (1), c'est la façon dont les deux dernières répliques — celle d'Isis et celle de Thot (2) — sont introduites, ainsi que la présence de diverses didascalies, qui décèlent matériellement et sans doute possible le caractère dramatique du texte. Une fois ce caractère admis, les qualités éminemment théâtrales du morceau se mettent d'elles-mêmes en lumière (3). Elles ajoutent alors la force de preuves intrinsèques, les plus satisfaisantes pour le goût, à celles des preuves extrinsèques, les plus convaincantes pour l'esprit.

---

(1) *La Revue du Caire*, 1, p. 302-306. — (2) *Ibid.*, p. 306. — (3) *Ibid.*, p. 306-307.

## CHAPITRE II.

## CONSERVATION DES TEXTES DRAMATIQUES.

Cette *Scène des Mystères d'Horus*, dont le caractère dramatique ne saurait plus faire de doute, a été conservée sous une forme et dans des conditions qui méritent de retenir l'attention. Les étudier permettra d'orienter avec plus de précision la recherche de documents semblables.

Une telle recherche serait singulièrement facilitée si les fragments de cet ordre se présentaient — je ne prétends pas avec un titre approprié, car le problème ne se poserait même pas — mais simplement sans titre ou sans voisinage qui les classent d'emblée dans un genre littéraire différent. Ce n'est évidemment pas le cas. Le fait du reste n'a rien d'étonnant et toutes les littératures anciennes, pour ne parler que de celles-là, ont connu ces emprunts inavoués qui ont introduit dans des compilations, à des fins déterminées, des morceaux de toutes les origines et de tous les caractères. Je n'en veux citer comme exemple typique que les « chaînes » du Moyen-Âge composées pour servir de commentaires à la Bible. Là des auteurs souvent anonymes ont cousu bout à bout les morceaux littéraires les plus disparates, dont le seul trait commun était d'être utiles à l'exégèse du texte sacré. La joie des érudits modernes est de retrouver, et d'identifier grâce à la critique interne, des fragments d'œuvres dont les manuscrits ont été irrémédiablement perdus : éléments d'homélies, articles de traités scientifiques et jusqu'à des passages de libelles hérétiques qui avaient été, en leur temps, condamnés au feu.

C'est en vertu d'une pratique analogue dans les compilations magiques de l'ancienne Égypte que l'une d'elle a pu

accueillir un fragment dramatique et l'utiliser à ses fins. Ce fragment contenait en effet plusieurs conjurations, écrites pour la scène, qui pouvaient devenir, dans la réalité, fort efficaces. Il commençait en outre par la déclaration *Je suis Isis*, simple présentation au début d'un monologue, mais qui, sur le plan magique, avait une redoutable efficacité en identifiant le récitant à la déesse. Toutes ces raisons ont sauvé le morceau de l'oubli en le faisant insérer tel quel dans un grimoire de sorcier. Que certains de ses développements fussent inutiles à l'œuvre magique, ou même contraires à son esprit (1), c'était chose secondaire et, avouons-le à la décharge des anciens Égyptiens, si peu apparente dans l'ensemble que des égyptologues fort avertis, impressionnés par le fait que ce fragment était incorporé à une compilation magique, ont longtemps hésité à se laisser convaincre de son caractère dramatique.

Du reste affirmer que le passage en question a été inséré tel quel dans le recueil magique, c'est s'exprimer *grosso modo*. En fait, et la chose était inévitable, son adaptation à son nouvel emploi lui a valu quelques modifications de détail. La plus sensible est la disparition de toutes les annonces d'interlocuteurs, sauf quatre (2) : étrangères à la stylistique ordinaire, et par conséquent devenues incompréhensibles, ces notations n'offraient plus aucun intérêt pour une formule magique dont toute la valeur provenait de ce qu'elle enfilait bout à bout des paroles sacrées. Le fait qu'une de ces notations existe encore dans le texte de la Stèle de Metternich, mais a disparu dans celui de la Base de Béhague (3), prouve assez que leur suppression fut parfois l'œuvre des copistes successifs du document. Par ailleurs, à la fin de la dernière réplique du dieu

---

(1) *La Revue du Caire*, I, p. 307.

(2) Celles de Selkis (*La Revue du Caire*, I, p. 304), d'Isis (*ibid.*), d'Isis une seconde fois (*ibid.*, p. 306) et de Thot (*ibid.*).

(3) *La Revue du Caire*, I, p. 304.

Thot(1), la phrase « Que ton cœur se réjouisse, Harakthès, etc. » ne s'adresse pas aux mêmes interlocuteurs que la précédente, ni ne peut même avoir été prononcée dans le même lieu, puisque Thot vient de déclarer qu'il lui restait à remonter au ciel pour rejoindre la Barque du dieu. Il y avait donc certainement à cet endroit du manuscrit dramatique une indication scénique, et le fait qu'elle ait disparu des deux recensions conservées est à inscrire à la charge du compilateur, pressé peut-être d'abrégé pour arriver à la conclusion de cette incantation.

Malgré son état remarquable de conservation, la *Scène des Mystères d'Horus* témoigne donc d'une adaptation magique et de la suppression de certains détails qui auraient précisément servi aujourd'hui de critères pour reconnaître son caractère dramatique. D'autres textes ont pu subir des altérations du même ordre, peut-être plus graves. Il serait oiseux de dresser à l'avance un catalogue de ces dégradations ou transformations : la critique des textes que nous allons étudier nous amènera à les signaler au passage.

(à suivre.)

Étienne DRIOTON.

---

(1) *La Revue du Caire*, I, p. 306.

# MON FILS.

(DIX ANS.)

*Deux ans pleins de guerre,  
d'angoisse, de misère.*

*Cavalcade de mots  
vides, perfides  
qui augmentent nos maux  
et remuent les lames  
dans nos âmes.*

*Les instruments diaboliques  
créés par les hommes  
sèment le deuil, la panique  
et détruisent les hommes  
par milliers, par seconde.  
Guerre de prétextes, guerre immonde.  
L'homme, cet ange  
patauge dans la fange  
souille ses mains du sang*

*de ses semblables —  
sans frémir, sans rougir.  
Instincts de fauve ignoble, insatiable.*

*Paroles de prophètes ou d'apôtres,  
jongleurs de logique, de raison —  
poison.*

*Hypocrisie, baguette magique  
qui mène les masses comme des oies.  
Vérité, liberté, justice,  
vous resterez toujours des mots complices,  
tam-tam assourdissant,  
zarre hystérique, énervant,  
qui incite à cette danse de la mort.*

*Dansons, dansons encore.  
Jaillira-t-il un jour un éclair  
de lumière?  
Trouverons-nous sur le tard,  
par hasard,  
que pour vivre il ne faut pas courir  
pour mourir?*

*Mon fils, il vaut mieux me taire.*

*Le 4 septembre,  
Jour comme l'ambre  
plein d'électricité  
plein de beauté :  
c'est le jour de ta naissance.*

*S'il faut croire  
la médisance  
de l'histoire.  
C'est un jour d'émeutes,  
de soulèvements, de guerres, de désespoir ;  
Pour moi, mon fils, c'est un jour d'espoir.*

*Nerfs crispés, bras hérissés de haine, de rage...  
Ton sourire ne peut-il pas calmer cet orage?*

*Le 4 septembre...  
C'est la cueillette du coton.  
C'est la saison  
du « fully good fair ».  
L'agriculteur s'agite, s'affaire,  
perd le sommeil, perd la raison :  
payera-t-il son loyer, ses impôts?*

*C'est la pleine lune,  
la pleine crue des eaux, —  
eaux rouges, fougueuses, prodigues  
qui se lèvent contre les digues,  
contre tout un système  
conçu pour cette maudite plante  
à fibre blanche au cœur noir  
qu'on appelle coton, —  
souci de l'Égypte  
rêve en carton  
cause de richesse ou de désespoir, —  
plante qui nous asservit  
comme une armée d'occupation.*

*Mon fils, pas de vaines ambitions,  
Plante, l'année prochaine,  
l'humble graine  
pour les pauvres.  
Laisse aux autres  
le métier de l'usure  
et la culture  
de la fibre blanche au cœur noir.*

*Tu es dans le cœur du Delta  
terre fertile,  
formée par les caresses du Nil.  
Terre qui ne fait que donner, —  
depuis les Pharaons, —  
la graine qui nourrit et l'homme et la bête.*

*Mon fils, sois fort.  
Aime la terre.  
Plante-là tes rêves.  
Tu cueilleras le réconfort.  
Comme ton père  
sois l'ami du fellah,  
car, seule la bienveillance d'Allah  
lui reste.*

*Que ta main s'ouvre et donne  
avec bonté, avec douceur.  
Ne crains personne,  
ni du tyran sa fureur.  
ni du méchant sa bile.  
Que ta bonté habile  
les désarme.*

*Aie confiance en toi, en Dieu.  
Allah est grand, miséricordieux.  
Apprends à donner  
et à pardonner.*

*Suis ton chemin  
comme une petite rigole  
d'eau douce  
Les deux branches du Nil,  
comme ton père,  
comme ta mère,  
deux grands bras te serrent,  
t'embrassent et te protègent.*

Mohammed ZULFICAR.

# OPHÉLIE

(FIN).

## II

*L'eau de l'œil du roi  
A mouillé le toit.  
Couronnes de lilas  
Trois fois trois de joie.*

Les genoux défaits, Alice s'était assise sur un banc du square et sa voix faible et cassée zigzaguait autour d'elle dans l'ombre...

Encore une journée de passée... Elle toussa.

— Il y a douze ans, dix ans, je ne sais plus, que cela dure. Aujourd'hui, nous sommes le 23 juillet. La nuit de l'orage ! « Ophélie, mes bras en cercle autour de ton corps, arrêteront ... » Ah ! Ah ! Ah ! Les épaules d'Alice eurent de petits sursauts ridicules... « Je bâtirai pour toi une villa au bord de la mer ! » J'y suis enfin venue... Après Paris, Lyon, puis Toulouse, maintenant Nice. Elle toussa. « Ma fortune servira à réaliser tes désirs. » Où sont-ils, mes désirs ? Je suis la proie du désir des autres, des milliers d'autres... Ophélie, dés-habile-toi, Ophélie, embrasse-moi, Ophélie, viens. Ophélie va-t-en... Hier, ce vieux marin borgne était sinistre, il prétendait que je ressemblais à une de ses sœurs morte étranglée par un inconnu...

*Mais je ne suis pas, hélas ! prête  
A me présenter devant Dieu.  
Il faut laver ma collerette  
Et briser mon cœur encore mieux.*

Elle toussa. Un passant s'assoit à côté d'elle sur le banc.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Le square est vide.

— Je regarde le noir.

— Je suis étranger, montre-moi la ville.

— A pied, impossible, mes jambes sont brisées. Paie-moi un fiacre.

— Entendu.

Ils en trouvèrent un au coin de l'avenue.

— Où doit-il aller ?

— Qu'il aille sur la Promenade.

Recroquevillée au coin de la voiture, elle toussait.

— Tu tousses ?

— Et comment !

— Tu sais que je suis médecin.

— Tiens !

Elle le toisait, ne l'ayant pas encore regardé.

Il n'est pas mal, songea-t-elle, malgré sa petite barbe pointue. Ses yeux sont curieux, si clairs pour sa peau brune.

— Je t'observe depuis trois jours, Ophélie.

— Comment savez-vous mon nom ?

— Ce n'est pas difficile, je l'ai lu sur ta porte.

— Vous m'avez suivie ?

— Oui, une fois, le soir où tu es rentrée avec ce drôle de type qui portait un melon gris.

— Oh ! Ne me parle pas de ce salaud qui voulait à tout prix prendre une boucle de mes cheveux. Il est allé jusqu'à m'offrir cinquante francs pour une mèche.

Elle toussa. Je lui dis que mon corps était à vendre, pas mes cheveux.

— Et pourquoi ?

Comme ça. Ils sont un souvenir...

— Tu es une drôle de femme, premièrement parce que tu boites avec tant de douceur, deuxièmement parce que je ne t'ai pas encore vue sourire, troisièmement parce que tu chantonnes des chansons bizarres. Tout à l'heure derrière le banc, je t'écoutais marmotter :

*Il faut laver la collerette  
Et briser le cœur encore mieux.*

— Quelle mémoire ! fit Alice. Moi, je compose des vers vite dans ma tête et puis je les oublie... Pourtant, il y en a que je n'oublie pas.

— Lesquels ?

— Regardez la mer, on dirait des monstres en train de la manger par dedans...

Derrière le barrage de lumière rose, que de gros lampadaires tendaient d'un bout à l'autre de la jetée, la masse opaque de la Méditerranée brassait les ombres, développant dans le silence du ciel d'innombrables tumultes d'eau.

— Ce sont les vents qui la tourmentent... Mais dis-moi, Ophélie, d'où viens-tu ? Et que faisais-tu avant ?

— Avant quoi ?

— Avant cette vie que tu mènes ?

— Il n'y a pas d'avant. Je suis née de l'eau un mois d'avril et je suis morte quelques mois après, le lendemain d'un grand orage, c'est tout... Depuis, les jours se ressemblent, mais ce ne sont plus mes jours à moi...

— Comme tu es mystérieuse !...

Elle toussa. Il lui prit la main.

— Tu as de la fièvre. Tu as besoin de repos.

— Je vous fais pitié, vous avez peut-être senti que j'allais mourir. Je n'ai vécu que pour expier...

— Expier quoi, Ophélie ?

*Les sirènes coupent leurs ailes  
Pour se noyer dans l'eau des cieux.  
Peine de sirène est mortelle,  
Et leurs os ne sont jamais vieux...*

Le fiacre, ayant quitté la promenade du bord de la mer, avançait cahin-caha sur des pavés inégaux. La chaleur de la nuit, pressée par les murs de la ruelle étroite, exhalait d'âcres odeurs de misères. Devant une porte entre-bâillée le fiacre s'arrêta. Alice habitait au rez-de-chaussée une chambre sombre et moisie. Elle pénétra dans l'obscurité de la pièce et alluma la lampe à pétrole, posée sur une table basse à côté du lit.

— Déshabille-toi. Je vais t'ausculter.

— Ce n'est pas la peine.

— Déshabille-toi quand même, je veux te voir au lit.

Alice lentement enleva par le haut sa robe de coton imprimée, sous sa chemise de voile noir, son corps blond apparaissait plus nu que ses bras.

— Je n'étais pas venu pour ça, murmura l'étranger d'une voix rauque, mais tu me plais tant...

Alors il la posséda hâtivement, avec une certaine gêne qui ressemblait à de la tendresse.

Après le départ de l'homme, Alice éteignit la lampe et les ténèbres s'emparèrent de son corps écrasé comme les océans s'emparent des navires démâtés pour les rouler en eux de flots en flots et finir — à la complicité d'une aube pâle — par les jeter, squelettes limés et tordus, sur un rivage abandonné.

\*  
\* \*

Marc Villiers, après la disparition d'Alice, avait rêvé plusieurs nuits de suite qu'Alice, malade, l'appelait à son chevet.

Un médecin, la tête revêtue d'une cagoule, l'introduisait auprès d'elle. Lumineuse comme une étoile, Alice, par instant, soulevait ses bras avec des gestes de nageur aux prises avec les viscosités des abîmes. De son front, couronné de fleurs, coulaient des larmes de nacre qui se rangeaient autour de son cou en collier. Des cris de douleur s'élevaient autour d'elle dans le noir. Le médecin arrêta de la main ces tristes hurlements et disait d'une voix étouffée :

— Seule parmi les humains, Ophélie sait souffrir. Les hommes en général se laissent aller à d'impudiques agonies. Dans une prochaine réincarnation, je me ferai vétérinaire. Les animaux supportent les maux avec noblesse et meurent toujours très dignement.

A ces mots du médecin, Ophélie se soulevait sur son oreiller et murmurait :

— Miracle ! Miracle ! Ta pâtée est froide, qu'attends-tu pour venir... ?

Alors, un grand fantôme de chien sortait comme une fumée du mur et recouvrait de son ombre immense le lit d'Ophélie.

Marc Villiers, hanté par ce rêve, était allé à travers tout Paris, puis toute la France, d'hôpital en hôpital, à la recherche de la jeune fille, mais ses recherches furent vaines.

Un jour qu'il pénétrait dans un sanatorium de tuberculeux, il vit une créature extraordinaire au visage épais, pommadé de blanc et de bistre. Elle portait une perruque flamboyante que d'énormes pivoines rendaient plus flamboyante encore. Des colliers, des bracelets de verre tintaient, avec un bruit de vaisselle cassée, à chacun de ses mouvements. Le médecin lui expliqua que cette malheureuse, qui se faisait appeler Ophélie, parce qu'une fois, en province, elle avait remplacé dans ce rôle la comédienne malade, était moins poitrinaire que folle.

Depuis ce jour, Marc cessa de visiter les hôpitaux. Il se contentait de flâner à travers les villes à l'affût des femmes qui boitaient. Lorsqu'il en apercevait une, il se précipitait vers

elle le cœur battant, la toisant de bas en haut, puis s'en revenait déçu. L'une d'elles, une nuit, à Bordeaux, le traita de vieux maniaque, mais comme cette femme ressemblait étrangement à Ophélie, Marc lui acheta un chien pareil à Miracle et chaque soir, au crépuscule, il lui demandait de se promener dans le parc avec le chien. Assis sur un banc, il regardait tristement évoluer la prostituée. Au bout de quelques instants, comme par un jeu magique de miroirs, cette femme qui boitait se trouvait multipliée à l'infini. Des théories de boiteuses, toutes semblables, venues des divers points de l'horizon s'entremêlaient en des chaînes compliquées. Boite ici et boite là, leurs formes comme soufflées en des peaux de gants blancs dégageaient une odeur insupportable de fraises et de cadavres. Les chiens, eux, étaient bleus, couleur d'encre, et finissaient par boiter aussi...

— Je deviens fou, pensait Marc, mais c'est tant mieux, car celle que je ne puis retrouver par les voies de la raison, peut-être la découvrirai-je grâce aux chemins méandriques de la folie... Mon amour au front rose, aux mains de sucre, comment arriver jusqu'à la fenêtre devant laquelle tu ris? Jusqu'au lit sur lequel tu pleures? Ophélie, es-tu encore sur notre versant de l'image? Ou t'es-tu faufilée derrière l'écran, dans l'invisible, sans crier gare, sans me faire le moindre signe d'adieu? Je ne cesse d'interroger chaque pierre, chaque vol d'oiseaux, chaque serrure... Quelle est la chose, qui par un mouvement insolite, un fracas, un silence, m'indiquera le lieu de ta présence, prunelle ensevelie dans le moule obscur du monde? Oublier, disent certaines voix, il faut oublier, mais comment? Peut-on oublier d'avoir faim et soif? Avec quelle gomme effacer de mon cœur ces visions qu'elle me laissa d'elle? Debout, au milieu de l'île, son index contre les lèvres, immobile, elle recevait sur elle la pluie comme une confidence du ciel. Un jour, glissant au chevet d'un grand cheval mourant, elle lui abandonna avec douceur un de ses voiles blancs et le cheval

guérit. Souvent, je la voyais trier de ses mains étoilées les graines du pavot si semblables aux graines du désespoir et elle ne se trompait jamais. Chaque porte qu'elle ouvrait devenait la porte qui donne sur la plaine des miracles. De ses lèvres de neige, je l'ai vue certains soirs, baiser sans dégoût les lieux putrides de la terre. Une fois, elle traversa, les yeux fermés, une forêt de colonnes en feu. Une autre fois, marchant sur un trottoir de pierre, je remarquai que ses pas, pourtant si légers, s'y inscrivaient profondément en forme de serrure... Oublier, mais comment oublier ?

Et les années passèrent...

Marc, ayant renoncé à chercher Ophélie, voulut, par son imagination, la recréer. Il partit pour Nice afin d'y bâtir une villa au bord de la mer. Ainsi tenait-il la promesse qu'il lui avait faite le jour de l'orage. Lui-même en ordonna le plan et dessina le tracé du jardin. Il voulut que les allées, saupoudrées d'un gravier très fin, descendissent en pente douce jusqu'au bord des flots et que l'escalier de marbre unissant la terrasse au jardin fût composé de marches larges et basses. Et ceci pour éviter à ses genoux chancelants d'inutiles fatigues. A l'intérieur, il exigea que tout — meubles, murs et tapis — soit blanc ou vert pâle. N'importe quelle autre teinte pourrait la blesser, avait-il songé avec angoisse.

— Ophélie, comment supporter de te voir disparaître absorbée par un mauvais rouge ou des bruns rapaces ?

Il acheta une édition rare d'*Alice au pays des merveilles* et la posa sur sa table à côté de son lit. Il remplit les vases d'œillets crèmes et d'arums, et il attendit, il attendit sa venue...

Aucun étranger ne traversait le seuil de cette villa qu'il avait baptisé « La Villa d'Ophélie »... Une fois :

— Pourquoi Ophélie ? lui demanda un médecin de ses amis.

— Oh ! c'est une longue histoire, répondit Marc.

— Sur ce moment, dans le vieux Nice, il y a une pauvre prostituée qui s'appelle Ophélie, ajouta le docteur, elle est

poitrinaire, c'est moi qui la soigne, elle est malheureusement mourante...

— Cette femme, fit Marc, n'est-elle pas épaisse, avec des cheveux rouges, atroces ?

— Mais non, mon ami, celle dont je parle est blonde, mince et elle boite un peu...

\*  
\* \*

Les deux hommes pénétrèrent dans la chambre où Alice agonisait. Un peu de mousse rose entourait sa bouche. Elle avait les yeux fermés. Marc tremblait. Il se pencha sur elle et murmura :

— Ophélie, je suis là, Ophélie, je t'adore.

Elle ouvrit les yeux, regarda Marc.

— C'est fini, tu ne seras plus seule, je t'emporterai dans une chambre blanche pleine de soleil et jusqu'à ta guérison je demeurerai près de toi sans te quitter une seconde...

Alice souriait.

— Je serai là pour te soigner, pour te distraire. Nous jouerons « à que feriez-vous si ? » et au jeu des confitures... Mon amour, tu es plus douce que jamais...

Les lèvres d'Alice continuaient à sourire, mais ses oreilles, depuis un instant, demeuraient insensibles à la sonorité des voix humaines, car Alice était morte.

Marie CAVADIA.

## LE MAUVAIS INFIRMIER <sup>(1)</sup>.

On comprend aisément pourquoi F. Leprette s'est décidé, en 1941, à publier le petit livre qu'il écrivit en 1920, peu de temps après sa démobilisation. *Le mauvais infirmier* nous retrace en effet le long combat qui se livre dans l'âme ardente et scrupuleuse d'un jeune intellectuel, au début de la guerre de 1914. Mobilisé comme secrétaire dans un service de Santé, le sergent Caufourier, au bout de cinq mois de malaise et d'un débat intérieur tantôt latent et tantôt éclatant, demande son affectation à un régiment d'infanterie. Est-il nécessaire de faire remarquer que l'alternative se pose avec plus d'ampleur encore aujourd'hui qu'en 1914 entre l'acceptation du destin relativement tranquille où les événements ont pu nous enfermer, et l'action personnelle dans une lutte où se décide le sort d'une patrie que nous aimons tous, et d'une civilisation qui lui donne son vrai visage? Le livre de Leprette nous touche au vif.

Mais il faut ajouter que ce livre n'avait nul besoin de trouver dans l'analogie de deux périodes critiques de notre histoire un prétexte à voir enfin le jour. Abstraction faite d'une actualité pathétique, *Le mauvais infirmier* nous intéresse, et nous eût intéressés en tout temps, d'abord comme document, puis comme peinture d'un caractère, enfin et surtout par le cas de

---

(1) Par Fernand Leprette. Éditions *Horus*. Le Caire.

conscience qu'il pose, dont l'urgence, la gravité et la permanence dépassent de beaucoup n'importe quelle circonstance, si tragique soit-elle.

\*  
\* \* \*

*Le mauvais infirmier* est d'abord un document. On sait que Émile Zola, lorsqu'il entreprit d'écrire *La Débâcle*, eut soin de se procurer les journaux de marche de certaines unités, des carnets de route tenus au jour le jour par des mobilisés. (Et son livre doit peut-être beaucoup de sa vérité à de tels documents.) C'est que Zola n'avait pas vu la guerre. F. Leprette, qui l'a faite, n'avait cure de documents. Au contraire, son livre nous en apporte un. Il semble toutefois que Leprette ne se soit pas fié à sa seule mémoire, et qu'il ait utilisé le journal qu'il a sans doute tenu, comme Jean Caufourier. L'utilisation de notes prises au début de la campagne, et peut-être même de certains journaux, m'a paru sensible dans les tout premiers chapitres, où certaines anecdotes rapides, de brefs croquis, et le style même, tiennent du journal plutôt que du récit. (Peu à peu nous passerons de l'un à l'autre.) *Le mauvais infirmier* est donc en partie le « journal d'une formation sanitaire », comme *Le Feu* est le « journal d'une escouade ».

Le témoignage de Leprette porte d'ailleurs sur une période, sur une zone et sur un milieu nettement délimités par l'auteur lui-même dans son livre et dans sa Préface : la vie d'une formation sanitaire « dans une zone qui n'a jamais dépassé l'arrière-front... du 2 août au 31 décembre 1914 ». Il faudrait ajouter encore : telle qu'a pu l'observer un jeune intellectuel, sergent secrétaire du capitaine gestionnaire de la formation. Car il est évident que l'éclairage modifie singulièrement le tableau, et que la vision de Caufourier est bien différente de celle de Fontaine, de Maurice ou de l'abbé Machut.

Nous assistons ainsi à la mobilisation dans un petit village du Nord, à l'arrivée à Lille, à la formation de l'unité dont nous

suivrons les interminables déplacements aux Aubrais, à Orléans, à Tours, à Amboise, jusqu'au moment où elle se fixera à Muizon, non loin de Berry-au-Bac.

L'installation, le fonctionnement du service, les arrivées de trains de blessés, les opérations, les morts, tout ce qui constitue la partie technique du service médical est évoqué, mais brièvement, et souvent comme par allusion et dans la coulisse, pour autant que ces événements ont pu entrer dans la vision du sergent Caufourier, et aussi dans la mesure où ils pourront peser dans le débat, accroître sa gêne, influencer sur sa décision.

C'est ici la partie pittoresque du livre, où certaines pages, qui touchent à la bonne caricature, ne sont pas tellement loin de l'humour d'un Courteline ou d'un Jules Romains : telles la visite du médecin-inspecteur-général, l'histoire des bains-douches, ou la cérémonie burlesque organisée pour féliciter Jeanbât de sa récente promotion. Dans le voisinage du plaisant ou du grotesque, le tragique et le douloureux ne ressortent que mieux. N'est-ce pas d'ailleurs le mélange que nous offre souvent la vie ?

Des personnages secondaires, camarades et supérieurs hiérarchiques du sergent Caufourier — qui se trouve à peu près à égale distance des deux, donc bien placé pour connaître les uns et les autres — nous n'avons guère que des silhouettes, plus ou moins poussées, mais dessinées d'un trait précis. Certaines m'ont paru un peu conventionnelles, comme Hostelet, l'anticlérical, le bon vivant, ou le P. Galais. Mais d'autres, comme Fontaine, Verbèke, l'officier gestionnaire, et surtout l'engagé volontaire, ancien bâtonnier de Rennes, évacué pour une sciatique, vivent par des attitudes et un style nettement caractérisés. Leprette a noté avec soin les nuances que le caractère, l'éducation intellectuelle et morale, le milieu où nous vivons introduisent dans nos mœurs. La vie en commun de ces individus, qui appartiennent aux classes de la société les plus éloignées (du docker au conseiller de préfecture ou au

grand chirurgien), et que la guerre a mis en présence pour constituer un nouveau groupe humain, a vivement intéressé l'auteur. Et nous nous apercevons bien, à la fin du livre, lorsque le départ de Caufourier, de Verbèke et de Maurice provoque, dans le bloc de l'H. O. E., la première fissure, qu'à la formation de l'unité sanitaire avait rapidement succédé une unité de la formation, aussi sensible dans le livre que dans la réalité. *Le mauvais infirmier* n'est donc pas seulement un document authentique, mais un tableau vivant.

\*  
\* \* \*

J'avoue que je me trouve embarrassé au moment d'examiner le personnage du mauvais infirmier. Mais ce n'est pas une raison, parce que je connais Fernand Leprette, pour ne pas dire la sympathie que j'éprouve pour Jean Caufourier.

C'est un intellectuel. Et un jeune : un jeune de 1914, abonné aux *Cahiers* de Péguy, et féru cependant de Laforgue et d'Anatole France. C'est donc à la fois une âme ardente et de bonne volonté, un être sensible et un artiste. Il étudie l'anglais et la philosophie.

Dans la vie, c'est un isolé. Il aime passionnément la mère qu'il a perdue, mais, en présence d'un père égoïste, ou qui lui paraît tel, il ne sait pas concilier son besoin de tendresse, d'intimité, et son instinct de révolte. Il ne tient pas à un village où nul ne le comprend ; et d'amour, il n'a que des souvenirs. Il est au nombre des raffinés qui souffrent de la vulgarité, et surtout de la vulgarité morale d'autrui, un délicat que blessent tous les excès, de droite comme de gauche. Il est dégoûté par la politique. Il ne vibre pas avec la foule. Cet être rare, tourmenté, inquiet, se refuse le plus souvent à la joie, ou même à l'activité des autres, avec lesquels il ne se sent pas à l'unisson. Est-ce raideur d'universitaire, haine des maigres pour les gras ? Mais il ne peut se mettre à leur diapason. La littérature

l'a-t-elle détourné de la vie? Toujours est-il qu'il éprouve de la répugnance pour ceux qui la prennent du bon côté, même dans ses pires moments, qui courent les femmes, boivent le champagne, fument le cigare, sans arrière-pensée, et même sans pensée. Il n'est pas de ceux qui s'abandonnent, et dont la pensée « se fait fumée de tabac ou bière des Flandres ». Et d'autre part, il est déconcerté par l'attitude de ceux qui sourient devant les grandes questions, affectent de ne pas s'en occuper, ou les prennent par un biais ironique, par pudeur de les aborder en public, ou même avec un ami.

Mais cet isolé ne souffre guère de son isolement, car c'est un solitaire. Jaloux de préserver et de cultiver son domaine intérieur et réservé, plein de pudeur, volontiers silencieux, Caufourier se grise de solitude. Il a pris l'habitude et le goût de l'examen de conscience. Il éprouve le besoin de se connaître jusque dans ses replis les plus secrets, et il tressaille de plaisir à se découvrir lui-même (« Ah! Ah! Je suis donc républicain! »). Comme Laforgue, il pourrait proclamer :

*Je suis le grand chancelier de l'Analyse.  
Qu'on se le dise!*

Cet être sensible et critique, qui se refuse à l'existence soumise ou béate des autres, pour réfléchir et s'interroger, est-il un orgueilleux, comme le veut Duhamel, et comme le lui accorde Leprette? Je ne le pense pas. Mais en tout cas, il est sauvé par sa sincérité, et je l'imagine volontiers déclarant avec ce Laforgue qu'il aimait :

*Et que je sois absous pour mon âme sincère,  
Comme le fut Phryné pour son sincère nu!*

\*  
\* \*

Transportons le jeune homme dont nous venons d'analyser le caractère dans le milieu et les circonstances que nous avons

décrits d'abord, et nous verrons sans surprise les scrupules déchirer cette âme frémissante.

Si l'étudiant Caufourier éprouve, en quittant son père et son village, un sentiment de libération, bien vite, il est contraint de se demander : « Est-il digne de moi de consentir à rester loin de la mêlée et du danger (un pour cent de pertes dans le Service de Santé) quand la plupart risquent leur vie? » Le défilé du 43<sup>e</sup>, l'arrivée d'un train de blessés, ou de camarades évacués, la rencontre de soldats qui partent pour le front, la mort du petit chasseur, la visite du frère d'un adjudant tué, telle page de Vigny sur l'honneur, ou de William James sur l'héroïsme, et surtout le billet — si émouvant — que les petites écolières de l'Avenue de Versailles ont joint à leur paquet de Noël, sont autant de signes qui traquent le mauvais infirmier, qui développent en lui des sentiments d'humiliation, d'infériorité, de honte, qui provoquent, entretiennent ou font naître sa crise de conscience, autant d'appels qui contribuent à la décision finale.

En tout état de cause, préférer la solution la plus difficile à la solution la plus facile (rester à la place où le hasard vous a mis), me semble le fait d'une âme bien née. Et je n'accepte guère les reproches que le bon médecin Duhamel adresse au mauvais infirmier. Ce qui fait de Caufourier un mauvais infirmier, c'est d'abord son manque d'habitude, sa pudeur. Maladroit à exprimer ses sentiments, il est gêné, malhabile avec les blessés, c'est entendu. Il n'a pas non plus devant leurs souffrances l'endurance nécessaire des toubibs. Mais il est mauvais infirmier surtout parce qu'il sent qu'il n'est pas à sa place. Le cœur n'y est pas, comme on dit. Et d'ailleurs, il n'est pas infirmier, mais simple secrétaire de l'officier Patin. Alors, pourquoi lui reprocher de vouloir être un bon soldat? Son sentiment de délivrance à l'idée qu'il n'aura plus à rougir devant lui-même ni devant les petites écolières de Paris prouve bien qu'il a pris le bon parti.

Peu importe d'ailleurs un dénouement où tout s'arrange. Ce qui nous retient dans ce livre, c'est une haute et âpre discussion ; c'est l'éternelle opposition entre le sceptique et le héros. Ils sont distincts dans le livre de Leprette, mais peuvent coexister en fait. Et combien le débat s'affirme plus tragique lorsque le scepticisme d'Arnauld, qui se refuse à la guerre, « dont l'esprit n'est pas mobilisé », se rencontre dans le même individu avec l'amour du pays et la honte d'être à l'abri quand les autres risquent leur peau ! La question dépasse d'ailleurs les circonstances d'une guerre, qui la pose seulement avec plus d'urgence et d'acuité. Avons-nous dans la vie le droit de nous isoler ? Pouvons-nous rester des sceptiques ? Avons-nous des devoirs envers les autres, et l'obligation d'être, sinon des héros, au moins des combattants ?

Tel est le grave débat moral où nous engage, avec l'accent le plus passionné, ce livre de jeunesse, qui respire et inspire à la fois l'amour de la France et de ce qu'il peut y avoir de plus noble dans l'homme : le sacrifice.

LÉON GUICHARD.

# UN ANCIEN AMOUR

(CONTE).

J'avais vingt ans lorsque je fis la connaissance de la danseuse Rawhiya : j'étais alors fonctionnaire au Ministère de la Guerre, où j'étais entré directement après avoir obtenu mon certificat d'études primaires.

Je l'avais vue dans un célèbre café-concert : elle était alors la coqueluche des jeunes gens, et, pour l'applaudir, le café s'emplissait chaque soir d'une foule de spectateurs de toutes classes. Rawhiya n'était pas une artiste ordinaire, elle ne présentait pas au public des danses banales, elle possédait parfaitement son métier, inventant des mouvements originaux, dont elle variait sans cesse le rythme. Bref elle faisait tourner la tête à tout le monde. Ajoutez qu'elle avait un goût exquis pour choisir ses toilettes, notamment ses costumes de scène : chaque soir elle arborait une robe nouvelle, quand elle n'en changeait pas plusieurs fois dans la même soirée...

De tous côtés, l'or se répandait à ses pieds, puisque ses galants ne se comptaient plus... Mais elle n'avait qu'un seul ami, un chanteur sans talent, qui, grâce à sa protection, avait fini par tenir une place importante dans le café, où il faisait presque la loi. Le plus étrange, c'est qu'il se jugeait supérieur à elle et qu'il montrait peu d'estime pour sa virtuosité ; c'est avec une impudente effronterie qu'il lui réclamait de l'argent et elle se faisait toute petite pour accéder à ses désirs.

Pour mon malheur, je tombai amoureux d'elle et, désireux de la contempler, je me rendais chaque soir au café, et y restais jusqu'à l'heure de la fermeture. Je me postais ensuite dans la ruelle obscure où se trouvait l'entrée des artistes, et, debout, je guettais sa sortie. Ces heures d'attente me démoralisaient, car je ne trouvais aucun moyen de nouer des relations avec elle... Quelle disproportion en effet entre mes maigres ressources et les richesses prodigieuses qu'on dissipait pour elle, sans aucun résultat et sans que personne ne pût entrevoir un accès facile au bonheur qu'on espérait d'elle.

Or un événement inattendu survint... Une nuit, je stationnais dans la sombre impasse, près de la porte dérobée du café, guettant la sortie de ma danseuse, selon mon habitude. J'avais attendu longtemps, lorsque je la vis venir à moi, seule, épiant les alentours. Ses yeux tombèrent sur moi et elle m'interpella sur un ton de commandement :

— Eh ! le type, va me chercher une voiture... et vite...

Je volai et ramenai le véhicule : j'étais gonflé d'orgueil, à la suite de ce succès, comme sous le coup d'une excitation inconnue.

Elle monta en voiture sans un mot à mon adresse et je restai un instant sur place tout décontenancé. Soudain une force intérieure me poussa à m'agripper à cette voiture et je m'élançai à sa poursuite, m'accrochant derrière, ainsi que font les gamins des rues pour jouer.

Des passants s'écriaient au passage : « Attention, cocher, regarde derrière toi... » Et, plus d'une fois un coup de fouet cingla mes épaules. Mais je ne lâchai pas prise avant notre arrivée au domicile de la jeune femme. Lorsque je vis Rawhiya descendre, je me faufilai en vitesse dans un coin mal éclairé en face de la maison. J'écoutais ses pas résonner dans l'escalier... elle ouvrit une porte, puis dit quelques mots à sa bonne...

J'entendais tout cela clairement, comme si j'avais été près d'elle et je suivais ses allées et venues. Des tas de

projets me trottaient par la cervelle : j'accueillais avec faveur l'idée de faire irruption dans sa chambre, de surprendre Rawhiya, de la serrer dans mes bras et de la couvrir de baisers, puis de l'enlever jusqu'à ma demeure sans me préoccuper de ce qui pourrait advenir... Je restai ainsi longtemps, envisageant toutes sortes de machinations. Je m'imaginai seul avec elle dans une pièce douillette. Nous étions étendus côte à côte, et finalement je me couchais à terre à ses pieds, m'abandonnant aux doux rêves d'un sommeil paisible... Elle me réveillait d'une caresse de sa jambe et j'ouvrais les yeux, essayant de découvrir des traces de bonheur sur son joli visage, mais c'est avec frayeur que j'étais tiré de mon somme par un ouvrier, qui me faisait constater ma présence insolite en cet endroit. Je me levai tout perclus, oppressé : le soleil dardait ses premiers rayons sur les choses.

Le soir, je retournai comme toujours à mon cabaret et, à la fin du spectacle, je me campai à la sortie, dans mon coin noir, pour surveiller le passage de Rawhiya. La porte s'ouvrit et la mince silhouette apparut : la jeune femme fit quelques pas dans ma direction et m'ayant reconnu, m'adressa un beau sourire. Comme la veille, elle me demanda une voiture, que j'allai chercher au plus vite. Mais dès qu'elle fut montée, je m'installai à côté du cocher, qui, me prenant pour un homme à son service, ne prêta aucune attention à ma personne... On croira sans peine qu'en cet instant j'étais au comble de la joie et de la félicité.

Nous arrivâmes, je me précipitai vers le marchepied et conduisis ma « patronne » à sa porte. Mais celle-ci ne me gratifia même pas d'un coup d'œil et regagna sa chambre sans paraître rien voir. Je restai tout pantois sur place, ne sachant que faire... la suivrais-je?... attendrais-je qu'elle me fasse appeler ?

Dans ma déconvenue, j'aperçus près de moi un individu que je reconnus être Cherbini, le pauvre chanteur, l'ami de Rawhiya... Il me lançait des regards furieux : j'en eus peur et me décidai à vider les lieux tout en ronchonnant.

L'homme s'esclaffa, puis me chassa grossièrement en lançant un jet de salive dans ma direction. Il entra dans la maison dont il referma brutalement la porte. Je voulais revenir pour infliger à l'intrus une bonne correction, mais mes jambes étaient plutôt disposées à reprendre le chemin de ma propre maison...

La nuit suivante, je m'étais de nouveau dissimulé à la même place, pour la voir partir. Cette fois, elle n'était pas seule, le triste sire était avec elle : il me toisa avec une moue méprisante et me salua d'un ricanement sarcastique, auquel se joignit en écho le rire de Rawhiya. Ils passèrent ensemble près de moi et montèrent dans une voiture au bout de la ruelle.

Aucun événement particulier ne se produisit au cours des deux nuits suivantes... La troisième, pendant que j'étais au café, Rawhiya laissa traîner son regard sur moi, m'envoya un sourire et m'appela, toujours d'une voix autoritaire :

— Eh ! là, toi, le type, viens un peu ici !

Je me précipitai, envahi d'un immense espoir :

— A votre disposition, madame.

Elle lança distraitemment en l'air une bouffée de la fumée de sa cigarette :

— Où est donc Hagg Sofeita ? me dit-elle.

Je partis incontinent le chercher.

Ce fut tout ce qui se passa entre nous ce soir-là.

Et des liens d'une camaraderie passagère se nouèrent au bout de quelques jours entre Rawhiya et moi : elle me chargeait souvent de commissions très ordinaires : appeler Hagg Sofeita, apporter un verre d'eau, et autres désirs de cet ordre. Mais en dehors de ces courses, elle ne se départait pas de son air railleur. Elle daignait toutefois, minimum de gentillesse, m'accorder quelques rares sourires, qui me plongeaient dans le ravissement, tels que des liards parcimonieusement distribués par un avare peuvent combler d'aise un mendiant. Ces sourires me

causaient une impression étrange : c'était comme si je naissais à un monde nouveau. Mais Rawhiya revenait bien vite à ses odieuses rebuffades, qui me ramenaient à ma pénible désespérance. Elle m'appelait toujours : « Eh ! le type » sans se soucier de savoir mon nom. Elle n'ignorait pourtant pas que j'étais un des familiers du café où elle trônait, une des victimes de sa beauté, un de ceux que son amour rendait fous...

Un jour qu'elle s'acharnait à m'humilier, j'eus la force de lui lancer en pleine face :

— Mais enfin que vous ai-je donc fait pour que vous me traitiez si durement ? Je ne suis pas votre domestique, je suis fonctionnaire au Ministère de la Guerre.

Ce fut un bel éclat de rire :

— Voyez-vous ça ? Fonctionnaire au Ministère de la Guerre... Je suis ravie de l'apprendre.

Puis elle dirigea son pied près de mon visage :

— Eh ! bien, mon petit employé au Ministère de la Guerre, essuie la poussière de mes souliers... !

J'avais plutôt envie de me saisir d'une chaise et de la briser sur sa tête... Pourtant, malgré moi, je m'approchai d'elle, m'efforçant de sourire, et commençai à frotter ses souliers avec mon mouchoir.

Quant à mes relations avec Cherbini, c'est une autre histoire, encore bien plus singulière... Chacun de nous ignorait l'autre et affectait de ne pas admettre son existence.

L'homme se tenait dans son coin près de la scène, appuyé sur la rampe. On remarquait sa haute taille, son corps trapu, son tarbouche de travers : il frisait continuellement sa mince moustache, distribuait à travers la salle des sourires avantageux, et montrait clairement au public le peu de cas qu'il faisait de tous... Lorsqu'il m'apercevait, ses lèvres affectaient un frémissement haineux, je le regardais alors fixement, puis détournais les yeux d'un air significatif.

Je me consumais à petit feu, supportant, sans obtenir

aucun avantage, toutes sortes d'humiliations désagréables. Je me rendais manifestement compte qu'il n'y avait qu'un unique moyen d'attirer sa sympathie... l'argent, rien d'autre que l'argent... Mais où prendre ce maudit argent qui me permettrait d'écarter ses amoureux et d'avoir Rawhiya pour moi seul ?

J'avais appris que ma sœur avait eu dans sa part d'héritage de notre mère une bague sertie d'un diamant, qui pouvait bien valoir vingt livres. Je la savais toujours en sa possession. J'allai donc trouver ma sœur et lui contai une histoire embrouillée de la garantie d'un ami : le moment était venu de verser la somme, faute de quoi je m'exposais à des poursuites judiciaires, ce qui nuirait à mon avenir. Je la suppliai de me confier la bague : je devais la mettre en gage, mais je la lui rendrais plus tard... Ma sœur était plus âgée que moi, c'est elle qui m'avait élevé et elle avait beaucoup d'affection pour moi. Elle me remit la bague que j'allai vendre immédiatement, et j'emplis mes poches ; je me voyais possesseur d'une fortune inépuisable.

Le soir même, je me rendais au cabaret, où je pénétrai presque en courant, avec un air désinvolte, ayant en tête divers projets. Je m'assis à ma place habituelle. La première partie du programme venait de finir. Le chef de claqué Sofeita passa à côté de moi et je l'abordai :

— Écoute, je voudrais te poser une question.

Mais celui-ci continua son chemin :

— Laisse-moi, me dit-il... je suis pressé.

Mais déjà j'étais debout et lui glissais dans la main quelques pièces :

— Tu en auras plus du double, lui murmurai-je, si tu me ménages ce soir une entrevue avec Rawhiya.

L'homme me considéra avec intérêt : je lui montrai mon portefeuille, plein de billets. Il resta bouche bée et j'en profitai pour insister :

— Je te donnerai beaucoup d'argent si tu peux obtenir un rendez-vous pour moi cette nuit.

— Attends-moi là... je reviens.

Je me rassais. Mais je ne pouvais pas tenir en place, mes nerfs étaient dans un état de surexcitation violente, j'allais et venais, l'esprit tourmenté... Hagg Sofeita ne fut pas longtemps absent : il revint et chuchota à mon oreille :

— Elle est seule et t'attend dans la seconde chambre à droite.

Je la connaissais, cette chambre, je savais que Rawhiya s'y divertissait avec une joyeuse bande : combien de fois m'étais-je risqué tout près à épier sa petite porte verte, perdu dans mes songes languissants... Je croyais que c'était une vaste pièce, richement meublée, éclairée par des lampes rouges, si propices à l'amour.

Je partis, la tête fièrement campée, regardant autour de moi pour dénicher Cherbini, heureux à l'idée de le foudroyer d'un regard pour étancher ma soif de vengeance. Malheureusement, il n'était pas là,

...J'ouvris tout doucement la porte de la chambre et j'entrai. Rawhiya était assise, telle une éblouissante apparition, vêtue d'une splendide robe de danse, qui faisait valoir les secrètes beautés de son corps... Elle souriait, elle embaumait, telle un bouquet de roses qu'on vient de cueillir.

J'étais tellement ému et intimidé que je n'avais pas la force de me tenir debout et que je dus m'appuyer au mur, tirant mon mouchoir pour éponger mon front moite de sueur.

— Venez, me dit-elle, asseyez-vous.

Je pris mon courage à deux mains et m'approchai à pas lents. Elle me désignait un siège tout près d'elle et m'accueillait avec son sourire le plus gracieux :

— Asseyez-vous, je vous en prie... Ne trouvez-vous pas qu'il fait chaud ?

Je lui rendis son sourire :

— Oh ! oui, il fait très chaud.

— Avez-vous envie d'une coupe de champagne glacé?

Je remarquai alors sur une petite table à côté de nous une bouteille de champagne et deux coupes... Je les remplis. Elle me tendit l'une d'elles que je vidai d'un trait pour vaincre ma timidité. Je sentais qu'un feu violent passait dans mes veines, mais je me contins. Et j'entendis Rawhiya me dire :

— C'est du champagne de qualité moyenne, en tout cas il n'est pas trop mauvais.

Mon visage s'empourprait, et je réfléchissais à ce que j'allais dire, comment j'allais préluder à « l'attaque »... Allons ! On se rend bien compte de la difficulté qu'il y avait pour un novice en matière amoureuse à nouer une intrigue avec une chanteuse professionnelle comme Rawhiya, dont les journées et les nuits étaient entièrement consacrées à l'amour... La colère m'étouffait... Est-ce que j'allais rester stupide sans pouvoir proférer un mot ? Combien de temps durerait de silence pesant ? Je n'osais même plus lever mon visage vers elle. Je me contentais de considérer obstinément ses jolis pieds, cependant qu'elle les agitait avec coquetterie... En vérité, c'était un sujet de conversation palpitant sur lequel il m'était loisible de m'étendre : ses souliers roses brodés d'or... je commencerai par en faire l'éloge, puis je louerai le bon goût de celle qui les a choisis, puis je lui en demanderai le prix... et ainsi de suite... Mais ne serait-ce pas faire preuve de mauvaise éducation que d'inaugurer mon entretien par des questions sur ses souliers ?... Je pensais suffoquer...

En me servant du champagne elle demanda :

— Ma danse de ce soir vous a-t-elle plu ?

De nouveau je ne fis qu'une gorgée de mon champagne, puis je relevai la tête. Je devinais une flamme de triomphe dans mes yeux, car je commençais à sentir l'énergie s'insinuer dans tous mes membres :

— Votre danse... oh ! la, la !... C'est une chose extraordinaire... énorme...

Je riais et elle aussi. Elle continua :

— Est-ce qu'elle vous a vraiment plu ?

— Cela dépasse l'intelligence.

Je n'en revenais plus : c'était bien moi qui parlais. Ma dernière phrase convenait parfaitement bien à la situation, mais j'aurais dû la faire suivre des réflexions suivantes : « Votre beauté aussi, Rawhiya, dépasse l'intelligence. Je vous aime, je vous adore. Dites-moi ce que vous désirez que je fasse pour vous, je m'empresse de l'exécuter... »

Je m'accrochai à un bout de la table, considérant un instant Rawhiya, et c'est d'une voix triste que je lui dis :

— Rawhiya, pourquoi me détestez-vous ?

— Moi, je vous déteste ?

— Vous me traitez toujours avec dédain.

— Mais, grand nigaud... vous ne connaissez rien aux choses de l'amour...

— Les choses de l'amour ?

Je me pris à réfléchir : ce que je considérais comme du dédain, était-ce un jeu habituel de la passion ? J'avais bien entendu conter des histoires d'amour ; c'était toujours des querelles : l'amoureux était l'esclave de sa bien-aimée, et celle-ci abreuvait son partenaire d'injures ou l'accablait de coups...

— Alors, vous m'aimez...

Un rire moqueur me répondit :

— Vous êtes un bon gosse... mais chut ! gardez votre secret, les murs ont des oreilles...

L'image encombrante de l'intrus se présenta soudain à mon esprit... Je m'emparai de la bouteille de champagne et emplis mon verre. Après l'avoir vidé d'un coup, je m'écriai :

— Apportez du champagne... du champagne... cette nuit je veux me saouler au champagne...

Je me mis à échafauder des projets diaboliques pour perdre Cherbini... Mais je sentais en même temps la chambre tourner autour de moi...

Rawhiya s'était penchée vers moi et me disait :

— On m'appelle pour mon numéro de danse, je reviendrai dans un petit moment.

Elle sortit. Je quittai la chambre derrière elle en riant aux éclats. Je me croyais le seigneur de céans... Je cherchais autour de moi pour retrouver mon rival abhorré, mais en vain et je crus qu'il me fuyait. J'allai à l'emplacement où il se tenait habituellement et je me rengorgeais, accoudé à la rampe de la scène comme il le faisait, le tarbouche de côté, je frisais ma moustache et lançais à la foule des regards méprisants.

Lorsque Rawhiya parut sur scène, je donnai le signal de bruyants applaudissements, voulant manifester mon pouvoir sur les spectateurs, leur ordonnant de se taire lorsque je l'estimais plus décent et les excitant quand je sentais que des acclamations enthousiastes s'imposaient.

... De ma place je demandai qu'on m'apportât du vin. Je buvais, je buvais... Les lumières dansaient autour de moi et les gens qui m'entouraient se confondaient les uns avec les autres... Une poussée confuse d'idées tourbillonnait dans ma tête : dans sa chambre, Rawhiya paraissait avec moi à qui boirait le plus de champagne, je crois bien que je lui baisais les mains... Je me rappelle que j'ai flanqué deux claques sur la nuque de Hagg Sofeita, puis pris au collet un des musiciens de l'orchestre.

A la fin, je me réveillai : j'étais étendu tout habillé... dans ma chambre à coucher.

Le lendemain, je souffrais d'un violent mal de tête ; malgré tout je résolus de sortir pour aller passer ma soirée au cabaret... Mais je fouillai dans mon portefeuille et fus désespéré de le trouver vide... Rawhiya... elle m'attend sans doute... elle demandera de mes nouvelles... le sourire qu'elle m'adressera... sa gentillesse envers moi... le baiser que je dépose sur sa main... et le champagne... le bruit... et ce succès considérable remporté sur mon rival Cherbini...

Je courus au plus vite trouver un de mes meilleurs amis.

— Un immense malheur vient de m'accabler, et je n'ai trouvé que toi pour m'en délivrer... je m'engage sur mon honneur... tu peux avoir confiance, ton argent est en sécurité et te sera rendu très prochainement...

Je le quittai la poche pleine et courus sur-le-champ au cabaret. Je passai une nuit tumultueuse... verres de champagne et de cognac... la chambre habituelle, sa table et ses deux chaises... Rawhiya, son sourire engageant et sa conversation suave... le théâtre... les lumières... les applaudissements... mes baisers sur ses mains... le feu qui couvait dans mes entrailles... tout cela et Cherbini invisible, comme si la terre l'avait englouti.

...Je vendis à ma sœur ma part de propriété de notre demeure... J'étais perdu de dettes et pourtant je ne pouvais m'abstenir d'aller au cabaret, de voir Rawhiya : mon amour était devenu une sorte de folie, que dis-je, un volcan, dont je ne pouvais, quoi que je fasse, éteindre les flammes, volcan qui me consumait, corps, esprit et âme... passion stupide et calamiteuse qui me dégradait, me faisait rougir.

Quand tous moyens me furent interdits et qu'il me devint impossible de me procurer de l'argent, j'exposai à Rawhiya ma misérable situation et implorai sa pitié. C'est alors que reparut Cherbini, l'air fanfaron, le verbe haut : il reluqua un instant ses gros et lourds brodequins, puis me toisa... Une seconde plus tard, j'étais jeté dehors.

Le lendemain de cet incident, je partis avec ma sœur pour la campagne — une vieille demeure ancestrale, — nous y passâmes un mois. Ma sœur vint à bout d'acquitter une partie de mes dettes : elle n'avait jamais cessé de me témoigner sa profonde affection.

Un poste se trouva vacant au Soudan et je n'hésitai pas

à poser ma candidature. C'était une occasion de m'éloigner du Caire et de perdre le souvenir de mes humiliations.

Je fus agréé et je partis pour le Soudan : j'avais juré de ne pas revenir dans la capitale tant que cette danseuse serait vivante.

\*  
\* \* \*

Les jours, puis les mois passèrent : je me guéris de cette maladie que je croyais sans remède et j'en arrivai à oublier complètement Rawhiya. Je me plaisais à Khartoum et j'y fis venir ma sœur, puis j'épousai une jolie Soudanaise, qui me donna une belle progéniture, et ainsi mon existence s'écoulait dans un horizon nouveau, lumineux...

Quinze années de séjour au Soudan changèrent du tout au tout ma façon de vivre, j'étais devenu un homme posé et raisonnable, l'on savait que j'avais l'esprit sédentaire et que j'aimais me confiner à la maison ; ma vie s'écoulait heureuse et aucun souci ne la traversait.

Je fus un jour brusquement réveillé par une nostalgie cuisante de la capitale, mon ancienne résidence, de douces reminiscences impressionnaient ma rétine, et mon esprit était hanté par des visages amis et des coins familiers.

... Je sollicitai un congé, qui me fut accordé, je fis mes malles et partis pour le Caire...

Un soir, je me trouvais avec un groupe d'amis à dîner dans un restaurant : nous décidions de passer la soirée dans un endroit amusant et l'un de nous proposait d'aller au cabaret du « maître Guimia ». Tout le monde fut d'accord et nous nous mîmes en route : c'était au fond de Rod el-Farag. Nous pénétrions quelques instants plus tard dans un estaminet populaire, où le « maître Guimia » vint nous accueillir en personne. Nous le saluâmes d'une manière affable et il nous installa dans un coin réservé, le meilleur emplacement, nous jura-t-il, qu'il destinait aux hôtes de marque... Dans l'établissement, il n'y avait que de rares clients, qu'à leur allure nous reconnûmes pour

des étudiants. Il régnait là une faible lumière, il faisait chaud et l'air était irrespirable. Les moustiques foisonnaient et s'acharnaient sur nous sans discrétion, un silence accablant nous oppressait. Nous passions notre temps à bâiller et à nous tourner dans tous les sens, furieux d'être venus... Le patron s'empresait autour de notre table, pour nous mettre à l'aise et finalement il nous informa que le programme de chant et de danse allait commencer tout de suite.

... Enfin la chanteuse parut. Par exemple, je ne sais pas par où elle était entrée... Devant nous s'étalait une haute estrade à laquelle nous n'avions pas prêté attention : la chanteuse s'y installa, ainsi que le musicien et le joueur de tambour de basque. Tous étaient misérablement vêtus et leur aspect était lamentable... Le tour de chant se termina comme il avait commencé : et nous ne cessions de bâiller, les moustiques étaient de plus en plus entreprenants, les étudiants grignotaient des cacahuètes et riaient bruyamment. Deux ou trois fois, à ce qu'il me sembla, on entendit des vivats, mais je crois bien qu'ils avaient été poussés par un des garçons du café, et cela ressemblait plutôt à un râle... On ménagea devant nous un espace libre pour la danse, et un rire féminin assez grêle nous surprit. A l'entendre, je sentis un frémissement étrange qui résonna jusqu'à mon cœur... Un individu s'approcha de notre table et y déposa une soucoupe de cacahuètes, puis il harangua l'assistance : on allait voir, nous dit-il, un spectacle de danses absolument inédit. Je regardai l'homme à la dérobée et l'identifiai sur-le-champ... Je baissai la tête : il me semblait que le fantôme du passé sortait de son tombeau et me parlait... Non loin de moi se tenait un homme, long de taille, décrépité et minable, au tarbouche incliné, qui s'appuyait à l'estrade et nous lançait des regards arrogants. Il me lorgna, me reconnut et détourna ostensiblement son visage, se mettant à friser ses moustaches avec frénésie.

... Puis vint la femme, qui se mit à danser aux sons de

la mélodie de l'orchestre ; le chef de claque frappait dans ses mains, en nous invitant au calme et au silence. La danseuse évoluait près de nous et dirigeait vers nous d'humbles sourires, comme si elle avait demandé l'aumône, et elle faisait des efforts prodigieux pour attirer notre attention ; elle était horriblement maigre, paraissait épuisée et ses vêtements étaient usés. Je me pris à la considérer avec curiosité, non sans un sourire amer, car des bouffées d'une sombre douleur m'accablaient. Mon imagination me transportait vers un passé lointain : quinze ans formaient un rideau devant mes yeux... Au diable ces souvenirs éloignés... Ils sont maintenant bien cachés, enfouis au plus profond de mon être, ce sont des pièces hors d'usage, des matériaux démolis entassés les uns sur les autres... des ombres ténébreuses, qui subsistent malgré l'abolition des êtres réels... cette médiocre chambre, sa table et ses deux chaises... les coupes de champagne... le feu qui dévore mes entrailles... le merveilleux sourire qui brille devant mes yeux... le bruit des applaudissements... les lumières... le son des cymbales... son rire... mes baisers sur ses mains... On aurait cru pourtant que le passé se réincarnait...

Elle vint près de moi, avec son sourire que ses lèvres dessinaient toujours dans une sorte de contrainte. Elle finit par se souvenir et se montra confuse d'étonnement et d'embarras.

Après son numéro de danse, elle vint tourner autour de notre table comme un chat famélique... Je l'invitai à s'asseoir et elle ne se fit pas prier ; je commandai pour elle de quoi manger et boire, ce qu'elle accepta avec avidité. Sa robe déchirée laissait voir des jambes maigres et défraîchies.

De sa part aucune allusion au passé. J'étais stupéfait, au cours de la conversation, de voir à quel point j'avais oublié mon amour passionné pour cette femme... les reproches que je lui avais adressés... et cette créature ne

méritait guère aujourd'hui que de la pitié, la simple pitié du moment.

\*  
\* \*

En partant, je lui glissai quelques pièces de monnaie, sans attendre les mots de reconnaissance dont elle me gratifiait.

Je jetai les yeux sur mon ancien rival Cherbini : il était accoté au mur, le regard perdu dans le vague, mais il tortillait toujours sa moustache...

Mahmoud TEYMOUR.

Traduit de l'arabe par Gaston Wiet.

## LE FLEUVE MYSTÉRIeux.

Il y avait autrefois un pays dont il ne reste plus de traces aujourd'hui. La beauté du paysage, la douceur du climat et la richesse du sol en sont pourtant demeurées légendaires. Le roi aimait son peuple et désirait sincèrement le bien ; et le peuple, convaincu de ses bonnes intentions, lui témoignait de l'affection et de l'estime. La forme de gouvernement n'était pas plus injuste qu'ailleurs et les dirigeants, quoiqu'un peu bornés, ne manquaient pas totalement de compétence, et ne se laissaient pas emporter outre mesure par l'ambition personnelle. C'eût donc été un pays heureux entre tous si un sort cruel ne l'avait frappé d'un étrange malheur.

Un fleuve salé et amer, de source inconnue, empoisonnait la terre voisine et rendait les environs arides. De jour en jour, les eaux augmentaient et les régions dévastées s'étendaient plus loin. Les malheureux, qui voyaient leurs terres changées rapidement en déserts incultes, croyaient aux machinations du diable et aux malédictions mystérieuses. Ceux qui demeuraient plus loin y voyaient une punition du Ciel. Et enfin quelques esprits, dits avancés, osaient rendre le gouvernement responsable et réclamaient une action énergique. Le roi, consterné devant l'étendue des zones dévastées, réunit tous ses ministres, conseillers, savants et astrologues, pour étudier

la question. Après de vains bavardages et même de brillants discours, on décida d'apporter de la bonne terre et des engrais aux régions désertes dans l'intention de les transformer en cultures et en lieux plaisants. On planterait des arbres et des fleurs le long des rives, afin de supprimer l'impression pénible créée par les eaux sinistres.

Le résultat fut splendide mais, hélas, de courte durée. Les infiltrations souterraines ne tardèrent pas à détruire toute cette beauté éphémère. Pas une feuille, pas un brin d'herbe ne résista. On était de plus en plus persuadé de la présence de démons et d'esprits malfaisants. On n'osait même plus regarder le fleuve maudit de crainte d'attirer sur soi un sort défavorable.

Un nouveau décret ordonna la construction de hautes murailles sur chaque rive du fleuve. Étant donné la panique qui gagnait le pays, il fallait empêcher les gens de voir et même de constater l'existence de cette eau fielleuse. Mais, peu de temps après la fin des travaux, des inondations effroyables détruisirent dans une nuit ce que les hommes avaient construit au prix de tant de peine. Le nombre des sinistrés était impressionnant, la misère augmentait et la famine menaçait le pays tout entier. Le roi offrit la moitié de ses biens à celui qui trouverait un remède efficace à ce fléau. Et ce fut naturellement une avalanche de projets impraticables et saugrenus. On eut recours aux experts, aux ingénieurs et aux charlatans, mais aucune solution ne fut trouvée.

Un jour, un simple d'esprit vint trouver le roi pour lui soumettre un projet qui, disait-il, pourrait sauver le pays. Afin de pouvoir dessécher le fleuve ou même de supprimer son effet désastreux, ne fallait-il pas tout d'abord en connaître la source et l'origine? Son idée fut approuvée et, malgré les commentaires ironiques de quelques envieux, on organisa une expédition pour entreprendre la découverte de la source du malheur. Les investigations furent menées à bonne fin et

bientôt le résultat fut connu de toute la population malgré des efforts pour le garder secret. On sut donc que le fleuve, qui devenait maintenant un torrent furieux, était alimenté uniquement par des larmes. Par des larmes d'amertume, de chagrin, de douleur et de désespoir. Les larmes de ceux qui avaient faim. Les larmes de ceux qui peinaient sans l'espoir d'un lendemain meilleur. Les larmes des opprimés et des victimes des injustices sociales. Les larmes des malades incurables, des estropiés, des aveugles, des paralytiques et de tous ceux que la douleur physique réduisait à une épave humaine. Les larmes de ceux qui pleuraient la disparition des êtres aimés. Les larmes de ceux qui se trouvaient témoins impuissants des souffrances d'autrui. Et enfin les larmes de ceux qui avaient cru à quelque chose et qui avaient vécu pour voir leur idéal déchoir.

Le roi fut stupéfait de ces révélations tragiques. La noblesse fit une grimace pour montrer combien il est déplaisant de se pencher sur la laideur de l'existence. Les dirigeants saisirent l'occasion pour se discréditer les uns les autres. Les intellectuels, tour à tour sceptiques, violents, cyniques et brillants, discutèrent sans trêve et écrivirent des chefs-d'œuvre qui furent accueillis avec enthousiasme par le public. Les financiers vendirent leurs biens et s'en allèrent vers des terres plus propices à leurs desseins grandioses. La haute bourgeoisie, toujours avisée, suivit ce bel exemple. Quant aux pauvres et aux ignorants, c'est-à-dire les trois-quarts de la population, on s'inquiéta bien peu de leur avis. Cependant la situation était grave. Une solution seule s'imposait. Supprimer les larmes et le torrent se dessècherait tout seul. Donc, on défendit aux gens de pleurer. La gaieté fut à l'ordre du jour. Et pour mieux faire comprendre combien on devait s'estimer heureux, on organisa dans tout le pays des banquets, des fêtes et des distractions de toutes sortes. Les gens accoururent dans l'espoir d'y trouver un répit à leurs peines.

Cependant, malgré tous les efforts, le fleuve ne cessa d'augmenter de volume et de fureur, jusqu'au jour où le pays entier sombra sous les eaux et tous les habitants furent noyés. Et avec cette brillante civilisation disparurent l'art, la science, la culture et tout ce qui est issu du cerveau humain.

Et ce fut le néant, sans doute le destin final de l'humanité, un aspect de l'éternelle vérité.

Lilian GOAR.

# MON SÉJOUR CHEZ LES NAZIS

(FIN).

---

## DIPLOMATIE DES MASSES.

### RENCONTRES FRANÇAISES À BERLIN.

Diplomates, députés, généraux, journalistes plus ou moins faméliques, hommes d'État en herbe, intrigants de tout poil, aventuriers de toutes catégories, j'ai vu défiler à Berlin, durant les deux années qui ont précédé la guerre, toute la faune interlope des grandes combinaisons où se joue le sort des nations. Et je peux dire que je suis édifié sur la qualité de ces ambassadeurs extraordinaires de la France à l'étranger.

Les Allemands qui avaient charge d'accueillir ce monde de faiseurs, je les connais aussi. Du moins, eux, faisaient leur métier. Ils vous les embobinaient, les endoctrinaient, les cajolaient avec un sens remarquable de leurs faiblesses individuelles, sociales ou nationales, d'après des fiches de renseignements soigneusement tenues à jour, signalant, pour chaque individu, la dernière marotte, la dernière maîtresse, le dernier engouement, la défaillance financière, momentanée ou chronique, la faille secrète, la tare, le vice inavoué, la vanité susceptible. J'ai admiré les Allemands ; j'ai, le plus souvent, à mon cœur défendant, méprisé mes compatriotes. J'ai pu mettre en garde

quelques-uns qui étaient de bonne foi ; j'ai morigéné certains qui me paraissaient encore sensibles au blâme ; j'ai dû tourner le dos à d'autres qui n'étaient que des agents provocateurs. Les plus dangereux, et de loin, furent toujours les inconscients.

Tel député, arrivant de sa bonne province française, pétri d'illusions sur l'Allemagne, après 48 heures de fêtes et de réceptions en son honneur, me déclarait, avec un authentique accent de terroir gascon : « Il n'y a pas à dire, ces Allemands sont chics ! Comme ils nous ont reçus, ma femme et moi, je ne peux vous le dire. Une gentillesse, une délicatesse dans toutes leurs attentions ! Et notez-bien que rien ne les y obligeait. Ils savent très bien que nous sommes de l'autre bord, nous ne le leur avons pas caché et ils n'ont rien fait pour nous catéchiser. Nous avons pu voir ce que nous avons voulu, dans les délais minima. Vous voulez voir telle usine, telle institution ? Un coup de téléphone et aussitôt une auto nous prend à notre hôtel et nous emporte, avec un guide qualifié qui nous explique tout. » Les Allemands multipliaient les occasions de ces rencontres, sous le signe de la « diplomatie des masses » dont M. Ribbentrop était le grand maître. En tête de ce chapitre, il convient d'évoquer la personnalité de M. Otto Abetz, puisque son grand patron est évoqué par ailleurs.

M. Abetz mène aujourd'hui le jeu en France, comme ambassadeur du Führer à Paris. Il connaît la France comme sa poche ou, plutôt, il connaît les poches de France comme la sienne propre. Pendant de longues années, il eut en mains tout l'appareil de corruption de la diplomatie allemande en France. C'est lui qui distribuait les fonds secrets de Ribbentrop, c'est lui qui désignait les personnages à corrompre, ceux qu'il fallait faire venir à Berlin pour mieux les circonvenir, ceux qu'il fallait traiter sur place, comme le bon vin, ceux qui demandaient des attentions spéciales, ceux qu'il ne fallait pas compromettre publiquement. Il a renseigné très exactement le

Führer et Ribbentrop sur la décomposition française et il avait très exactement prévu l'effondrement de la France avant le 30 juin 1940.

Gloire donc à M. Abetz ! Je l'ai connu alors qu'il n'était pas encore nazi et à un moment où l'idée de le devenir lui aurait paru insupportable, scandaleuse. Il était instituteur dans le pays de Bade, sa patrie, et il travaillait au rapprochement franco-allemand, au nom de la démocratie. Nous nous rencontrâmes, en 1930, je crois, au camp de Sohlberg. Il avait épousé une Française du Nord, ancienne secrétaire de Luchaire à *Notre Temps*. Je le retrouvai à Berlin, avant l'avènement d'Hitler. Abetz était encore démocrate. Cependant, ayant quitté l'Allemagne, je le perdis de vue pendant plusieurs années et ce n'est qu'en 1937 que je le revis. Il était mollement assis dans un fauteuil directorial, dans les bureaux de l'organisation Ribbentrop, sise Wilhelmstrasse. Il dirigeait la section française que j'appris ensuite à connaître, par son activité et ses placements judicieux en France. Abetz, me traitant en vieux copain resté en chemin, m'expliqua ce que son patron Ribbentrop entendait par « diplomatie des masses. »

« Jusqu'ici, me dit-il, la diplomatie est, dans tous les pays, restée prisonnière de la routine bureaucratique. Les changements sociaux profonds qui se sont effectués dans le monde n'ont pas affecté la diplomatie traditionnelle qui continue à user des mêmes méthodes, des mêmes hommes qu'au temps de la monarchie et des calèches. Un diplomate accrédité dans un pays ne voit qu'une certaine classe de personnes, dignes de tenir leur place dans un salon. Il ignore, par principe et par formation, tout le peuple, les classes sociales inférieures, les paysans, les ouvriers, les artisans, les boutiquiers. Il voit les gens de son monde, de même formation intellectuelle, partageant ses goûts et ses dégoûts. Si le gouvernement auprès duquel il est accrédité ne répond pas à son idéal social, à son niveau intellectuel, il se contente des contacts indispensables et s'enferme dans sa tour d'ivoire, fréquentant

ses pareils et dictant ses rapports d'après les impressions recueillies dans les milieux congénitaux. » Pointant du doigt vers les fenêtres du Ministère des Affaires Étrangères, encore géré à cette époque par le baron von Neurath, Abetz me laissa entendre que ces principes surannés avaient encore cours en face.

« Heureusement, poursuivit-il, mon chef Ribbentrop a une autre conception de la diplomatie moderne. L'état national-socialiste est basé sur la direction des masses, sur la mise en œuvre de leurs réserves potentielles d'énergie effective. Derrière la façade de la diplomatie traditionnelle, nous entendons constituer une diplomatie des masses, s'adressant aux masses, agissant sur elles. L'avenir du rapprochement franco-allemand est là et non dans les simagrées des diplomates chamarrés. Je vous le dis à vous, parce que j'espère que vous êtes toujours fidèle à la cause du rapprochement franco-allemand, les deux peuples seront rapprochés par des contacts personnels, en dehors des foutaises des chancelleries. Nous voulons réunir les vignerons, les artisans, les commerçants, les paysans, les ouvriers. Nous multiplierons les congrès où ils auront l'occasion de se rencontrer et de se connaître. Nous ferons venir des enfants dans nos familles, nous vous enverrons les nôtres. Croyez-moi, voilà la diplomatie de l'avenir. »

Je n'ai aucune raison de tresser des couronnes à M. Abetz, mais il faut avouer, à notre grande confusion de Français, qu'il sut se créer partout en France, dans tous les milieux, des relations et qu'il mit magistralement en œuvre les principes qu'il m'exposait alors. C'est lui qui organisa, par le canal de la société franco-allemande, par le truchement des innombrables organisations du parti et des non moins nombreuses organisations dépendant du parti, les multiples voyages de personnalités et de groupes français en Allemagne. Tout y passait : littérateurs, députés en mal de parlottes, journalistes en mal d'argent, syndicalistes en mal de réformes, artisans, ouvriers, paysans,

vignerons, éleveurs de chevaux, de lapins, de canards, joueurs d'échecs, de boules, de billard, de football, pêcheurs, chasseurs, trappeurs, campistes, nudistes, boy-scouts, amateurs de blasons, collectionneurs de timbres, toutes les classes, toutes les professions, toutes les catégories, toutes les manies. Je ne prétends point que tous ceux qui vinrent à Berlin assister aux congrès les plus saugrenus, organisés par les services d'Abetz, directement ou indirectement, aient succombé à des offres ou à des tentations contraires à l'intérêt national français. Dans ce défilé ininterrompu, entretenu à grands frais, Abetz et ses gens savaient distinguer les naïfs et les corrompus, ceux qu'on pouvait gagner en les flattant, en leur montrant la Chancellerie du Reich qui ne s'ouvrait qu'à de rares occasions, ceux qu'on gagnait en leur offrant des cachets, ceux qu'on saoulait de prévenances, ceux qu'on achetait sans précautions, ceux enfin auxquels il ne fallait rien offrir et beaucoup demander.

C'est dans cette ménagerie du rapprochement franco-allemand, organisé par Abetz pour sentir mieux, à tout moment, le pouls de la France, que j'ai noté quelques croquis.

Alors que sur l'Angleterre, sur son état d'esprit et son état social, les nazis furent plu'ôt mal informés, sans doute à cause de l'incapacité et des préjugés de Ribbentrop, sur la France, le Troisième Reich fut, durant les années qui précédèrent la guerre, exactement informé des moindres courants, des moindres réactions, des indices les plus sûrs et les plus probants. Le réseau d'espionnage psychologique, pour ne parler que de celui-là, s'étendait à toutes les villes, aux classes sociales, aux corporations, aux métiers et à toutes les formes de l'activité nationale.

J'explique par ailleurs, en décrivant von Ribbentrop, pourquoi le Führer fut mal renseigné sur l'Angleterre. Il faut qu'on sache comment il fut tenu au courant des réactions françaises et put organiser en conséquence sa

tactique envers nous. Je suis loin de conclure à la trahison de tous ceux qui contribuèrent à informer Abetz et ses services. Je condamne plutôt certaines formes de complaisance qui marquent un relâchement suspect et dangereux des consciences.

M. Ferdinand de Brinon, — le comte de Brinon — qui fait aujourd'hui pendant à Abetz à Paris, comme ambassadeur de Vichy auprès des autorités allemandes d'occupation, avait résolu d'être un jour ambassadeur. La défaite de la France a satisfait son ambition. Il fut constamment, à Berlin, le porte-parole de M. Bonnet, alors ministre des Affaires Étrangères et qui n'osait avouer au Cabinet dont il faisait partie la politique dont il chargeait son ambassadeur *in partibus*. J'ai entendu M. de Brinon exposer ses espoirs au prince de Hesse, à une soirée donnée par Alfred Rosenberg à l'hôtel Adlon. L'ambassadeur m'ayant chargé de rappeler à Brinon qu'il était attendu pour déjeuner à l'ambassade, le lendemain matin, je m'approchai de lui qui causait debout avec le prince de Hesse, en uniforme de général des S.S. D'une voix indignée, sonnante faux à force d'être nasillarde, le futur ambassadeur expliquait à son interlocuteur allemand — c'était peu après le drame de Munich — que l'entente franco-allemande en train de se forger sur les ruines du système français d'alliances à l'Est, allait permettre à la bourgeoisie française de reprendre en mains les rênes du pouvoir et de régler leur sort à tous les « salopards » du Front Populaire et de la gauche. « Nous les zigouillerons, c'est moi qui vous le dis », s'écriait le nasillant bonhomme.

La France, aimait-il à répéter, faisant écho aux leçons de ses maîtres nazis, la France doit avoir la politique de ses moyens. Elle a pris des engagements qu'elle ne peut tenir. Elle doit les liquider et déblayer ainsi le terrain pour une collaboration féconde avec le national-socialisme. La liquidation de cette politique d'alliances doit permettre la liquidation, à l'intérieur, en s'appuyant sur

l'amitié du nazisme, de tous ceux qui sont responsables de cette politique disproportionnée à nos moyens et qui sont les Juifs, les francs-maçons et les communistes. Un jour qu'il exposait devant des Allemands ces vues originales qui cadreraient si bien avec les intérêts évidents du Troisième Reich, je lui fis remarquer qu'une nation comme la France, avec ses traditions, ne pouvait liquider, ainsi, ses alliances comme on liquide un fond de commerce démodé. J'ajoutai, à l'adresse des Allemands présents, que la hâte manifestée du côté allemand à nous faire opérer cette liquidation, ne pouvait aboutir qu'à une guerre, car, disais-je, nous touchions au moment où une nation qui a un reste d'honneur et de dignité préfère succomber les armes à la main qu'être dépecée en tranches à tempérament... M. de Brinon agitait sa trompe et reniflait bruyamment.

Je sais que les arguments qu'il exposait n'étaient pas ceux dont se servait en France son patron Bonnet. Parce que nos politiciens et nos militaires n'avaient pas su nous donner les moyens de notre politique, nous devons rabaisser la France à la politique de nos faibles moyens. Telle était leur sagesse.

M. de Brinon, au lendemain de Munich, crut que l'ambassade de Berlin allait lui échoir. Il ne quittait plus la capitale, attendant sa nomination pour le jour où la fameuse déclaration franco-allemande, annoncée depuis l'accord de Munich, serait rendue publique. Il fallut attendre le 6 décembre 1938 pour que Ribbentrop allât la signer à Paris. Il ne fait aucun doute que M. Bonnet avait donné l'assurance à son collègue allemand que la France, d'une façon ou de l'autre, se dégagerait de ses obligations envers la Pologne, liquidant ses dernières positions à l'Est et donnant au Reich les mains libres dans cette direction.

Pour M. de Brinon comme pour M. Bonnet, la collaboration avec l'Allemagne impliquait avant tout l'appui des baïonnettes allemandes et de l'organisation nazie pour mater le prolétariat français qui ne voulait pas se conten-

ter des quelques concessions arrachées au prix d'une révolution manquée. Je n'oublierai jamais le masque grimaçant du futur ambassadeur lorsqu'il assurait le général des S.S. que l'entente franco-allemande marquerait la liquidation brutale et définitive du Front Populaire et du communisme en France.

C'est le mérite (du point de vue allemand) d'Otto Abetz d'avoir compris le parti considérable que les nazis pourraient tirer de la peur panique de la bourgeoisie française devant les menaces croissantes d'un prolétariat revendicateur. Les nazis, à partir de 1936, apparurent de plus en plus comme des sauveurs de l'ordre social traditionnel. N'avaient-ils pas maté chez eux les communistes et les socialistes, maintenu le capitalisme en lui imposant, il est vrai, un lourd tribut? Ce miracle, la bourgeoisie française se sentait incapable de le réaliser par ses propres forces. Aussi venait-elle chercher à Berlin, la nouvelle Mecque des possédants, les conseils, les encouragements et surtout le soutien indispensable. Autour des bourgeois apeurés qui formaient la clientèle naturelle de la société franco-allemande, se pressaient, comme autour des organismes de ce genre tous les personnages faméliques en quête de subventions ou de décorations, des naïfs, et aussi des honnêtes gens.

Le rapprochement franco-allemand était vicié à sa base, d'une part par l'intention bien arrêtée des nazis d'en faire un instrument de propagande et d'action intérieure en France, d'autre part par les sentiments qui dictaient l'attitude « rapprochiste » de la plupart des grands bourgeois français.

Dès mon arrivée à Berlin, en décembre 1937, il était clair que les nazis avaient compris les ressorts secrets des « rapprochistes » français et en abusaient. Rien n'était négligé pour inspirer à tous les Français amenés en Allemagne sous le signe du rapprochement, une idée terrifiante de la puissance offensive du Troisième Reich. Le général Vuillemain, en visite officielle à Berlin, peu avant

la guerre, fut admis à visiter des usines de construction aéronautiques produisant 100 moteurs par jour. Telle aviatrice française, très bien en cour, était également conduite dans plusieurs centres d'instruction d'aviation. Après chaque visite, Abetz et ses agents insistaient sur les intentions pacifistes du Reich envers la France. Il ne tenait qu'à nous, répétaient-ils, d'avoir la paix. Les arguments allemands flattaient le statisme bien connu des Français, puisqu'on ne leur demandait que d'assister en spectateurs bien sages à la conquête de l'Est de l'Europe par l'Allemagne.

M. de Brinon, naturellement, et son maître Georges Bonnet se faisaient en France les avocats chaleureux de cette thèse. « Restez sagement dans votre fauteuil, il ne vous arrivera rien », répétaient inlassablement les Abetz ; et les Brinon, en France, partaient en guerre contre le don quichottisme français qui allait nous attirer sans profit de mauvaises histoires.

Je m'abstiens de parler ici des traîtres, des franches crapules comme Obrecht que j'ai vu défiler aussi à Berlin. Les derniers événements ont montré que les plus dangereux étaient les gogos, les ambitieux, ceux qui affichent le patriotisme et invoquent sans cesse leur fausse « bonne conscience ».

Je ne veux point abandonner ce sujet sans évoquer quelques particularités de la propagande nazie, touchant à la fameuse diplomatie des masses, objet de prédilection de Ribbentrop. Lorsque j'eus à faire mes visites aux différents organismes chargés des relations avec la France, en arrivant à Berlin, je m'aperçus que leur foisonnement était tel que j'aurais passé plusieurs mois à courir la capitale dans tous les sens. Outre la section de presse de la Wilhelmstrasse, dirigée alors par le ministre plénipotentiaire Aschmann, survivant de l'ancien régime et éliminé au début de 1939 sous prétexte qu'une de ses grand'mères ne remplissait pas toutes les conditions raciales voulues, il y avait la direction de la presse étrangère au

Ministère de la Propagande, des rapporteurs des affaires de France au bureau de von Ribbentrop, concurrent alors de la Wilhelmstrasse, au bureau Rosenberg, à la direction de la Jeunesse Hitlérienne, au Front Allemand du Travail et *tutti quanti*. Chaque organisation nazie ou affiliée avait son rapporteur des affaires françaises. Lorsqu'un Français arrivait en Allemagne, sous les auspices de la Société Franco-Allemande, on s'enquêrait de sa situation sociale, de ses goûts et de ses marottes même. Il était aiguillé sans retard vers l'organisation nazie susceptible de tirer le meilleur parti de son désir de s'instruire. Tout cela fonctionnait admirablement et je n'ai jamais eu l'impression que les fonds aient manqué pour le piloter en voiture, en chemin de fer, en avion même, pour l'héberger et le faire boire, si cela était nécessaire, en un mot, pour lui donner la meilleure impression de l'Allemagne.

Sans doute, toutes les organisations ne disposaient pas d'un budget suffisant, mais il existait une caisse centrale qui, sans formalités bureaucratiques, réglait toutes les dépenses afférentes à ce travail.

Ce qui se passait pour les Français, vaut pour tous les autres étrangers. Abetz tenait les fils en France et en Allemagne. Il aiguillait ses agents et ses hôtes et sa signature n'était nulle part contestée quand il fallait de l'argent.

## LA VICTOIRE DE L'ALLEMAGNE N'EXPLIQUE PAS LA DÉFAITE DE LA FRANCE.

Journaliste Français à Berlin durant les deux dernières années qui ont précédé la guerre, je ne veux apporter ici qu'un témoignage qui puisse servir au relèvement nécessaire de la France.

Dans les pages qui précèdent, j'ai noté quelques portraits de nos vainqueurs, esquissé quelques-unes de leurs

institutions. J'ai noté le caractère instable des Allemands, leur dynamisme de déséquilibrés, toutes notions qu'une stabilité gouvernementale de 7 années de régime nazi avaient fait perdre de vue aux démocraties, surtout à la France.

La victoire de l'Allemagne n'explique pas la défaite de la France, car la France était vaincue d'avance, avant d'avoir engagé la lutte. Toute l'énergie française se dépen-sait à éviter une guerre civile et à faire l'épargne d'une révolution. Cette expression, on la retrouvait en France, dans toutes les bouches. Léon Blum, lui-même, le leader d'un parti soi-disant révolutionnaire, revendiquait, pour son gouvernement du Front Populaire, le mérite historique d'avoir sauvé les institutions parlementaires et fait faire à la France cette « épargne d'une révolution » qui paraissait le dernier mot de notre sagesse politique.

Je ne dirai pas ici mes rancœurs de Français vivant à l'étranger, lorsque j'étais appelé dans mon pays pour de brefs séjours. Pour tout observateur non prévenu, jugeant par delà les symptômes passagers, la partie engagée en Europe se présentait sous l'aspect suivant : l'Europe, après la Révolution russe de 1917, était à la recherche d'un nouvel équilibre social. La trahison du socialisme en Russie, par le stalinisme, a profondément déçu et désaxé toute une génération de jeunes européens. De même qu'après la Révolution française de 1789 pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, l'Europe, à travers plusieurs guerres, des restaurations et des révolutions, avait fini par trouver un nouvel équilibre, l'Europe d'aujourd'hui cherche à assimiler la Révolution soviétique. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, en dépit de la Sainte Alliance, de violentes réactions dans plusieurs pays, toutes les nations européennes s'adaptèrent au nouveau système politique et économique né de la Révolution française. De même, aujourd'hui, malgré les réactions fasciste et nazie, les divers pays européens, à divers degrés, sont en train de digérer la Révolution soviétique. Cela ne va pas sans soubresauts, ni sans violences.

D'un point de vue plus restreint, à tenir compte seulement du déroulement de la crise diplomatique durant les dernières années qui ont précédé la guerre, de Berlin, cette crise m'apparut comme une vaste partie dans laquelle l'U.R.S.S. paraît avoir triomphé. Tandis que les puissances démocratiques et saturées s'efforçaient de lancer les puissances fascistes et revendicatrices contre la Russie, espérant ainsi faire d'une pierre deux coups, la Russie, elle, manœuvrait, avec l'appui des communistes dans tous les pays, pour jeter les démocraties contre les fascismes, ou inversement. Le Troisième Reich, lui, essayait de tirer son épingle du jeu. Il disposait de puissants alliés dans les classes dirigeantes des démocraties et d'autre part, il avait annihilé les alliés possibles de l'U.R.S.S. à l'intérieur du Reich. Par contre, sa situation géographique, entre les deux blocs adverses, ne lui permettait pas de jouer aussi librement que les protagonistes aux deux bouts.

A tous les bourgeois des démocraties, apeurés et affolés, conscients d'avoir perdu irrémédiablement le contrôle de leurs masses populaires déchaînées, le nazisme offrait le refuge ultime des régimes autoritaires. Il exhibait ses patrons, ses bourgeois, réduits à une participation diminuée du revenu national, restreints dans leurs décisions et leurs privilèges, mais assurés de dividendes stables, contents malgré tout de n'avoir plus à lutter quotidiennement, âprement, avec des prolétaires trop conscients et trop organisés. Ce spectacle exerçait une séduction croissante sur les classes dirigeantes de l'Occident.

Parallèlement, les Soviets, soucieux de consolider leur Révolution menacée, se servaient du mécontentement des classes ouvrières européennes, leur inspiraient tour à tour le défaitisme et le patriotisme et attisaient ainsi les conflits entre démocraties et fascismes. Les Soviets l'ont emporté dans cette lutte diplomatique, ce qui ne préjuge en rien de l'issue finale de la partie. L'Europe, d'une

façon ou de l'autre, devra digérer la Révolution soviétique qui pèse d'ailleurs, aussi, sur l'estomac de la Russie stalinienne.

Durant les dix dernières années, des observatoires des principales capitales de l'Europe continentale, j'ai observé le jeu allemand. De même que l'individu allemand oscille toujours entre l'anarchie absolue et la soumission servile aux pouvoirs établis, l'Allemagne, en tant que collectivité, considère le continent européen ou bien comme un espace livré à son entier arbitraire ou bien comme une poussière d'individualités nationales anarchiques, sans aucun lien entre elles. Toute conception de libre association entre égaux lui est étrangère, on peut même dire suspecte. De là, les aberrations de l'ordre nouveau. C'est le Ministre de l'Économie du Reich, Walter Funk, me disant, dans un moment d'abandon (*in vino veritas*) : « Ne trouvez-vous pas que tous ces petits États européens ont perdu toute raison d'être ? » Le nazisme n'a pas enfanté l'impérialisme allemand, ni la mystique du peuple élu, du peuple des maîtres. Tout cela existait avant Hitler, mais Hitler a mis au service de cette mystique un système, une armature inégalés.

Surtout, le nazisme a trouvé en face de lui, en France, dans une moindre mesure en Angleterre, un système social déliquescents, défendu avec mollesse par les bénéficiaires, combattu sans ardeur, mais avec âpreté par ceux qui en souffraient. Les nazis ont bénéficié en France de telles complicités, conscientes ou inconscientes, que la défaite de la France, pour qui notait de Berlin les symptômes de l'avenir, s'inscrivait nettement dans la première année de la guerre. Otto Abetz, l'observateur de von Ribbentrop pour les affaires de France, le principal agent de la propagande allemande en France, Abetz, aujourd'hui ambassadeur du Führer à Paris, déclarait à qui voulait l'entendre que la France s'effondrerait avant un an de guerre. J'ai assez bien connu Abetz, ses services et ses agents bénévoles ou payés pour savoir sur quoi et sur qui se basait ce te prophétie.

A Munich, l'Allemagne coupa les jarrets de la France. Avec la mobilisation qui précéda Munich, le peuple français épuisa son dernier élan offensif vers l'extérieur, de même que l'échec du front populaire avait sonné le glas des élans offensifs vers l'intérieur. On ne parviendra jamais à expliquer l'effondrement français par des raisons militaires, ou par le soi-disant « lâchage » des Anglais, par exemple. Un événement de cette ampleur doit avoir des causes plus profondes.

Sur la base de ce que j'ai vu et entendu en France, de ce que j'ai noté à Berlin, des observations nombreuses qu'il m'a été donné de faire dans diverses capitales européennes, j'ose affirmer que la défaite de la France a été surtout un effondrement social ; que cet effondrement a été prévu, préparé et voulu consciemment par une partie des dirigeants de notre pays tandis qu'il était désiré, presque inconsciemment, par l'autre partie de nos dirigeants. J'affirme, en pesant les mots, qu'une partie de la bourgeoisie française se rendant compte qu'elle avait perdu le contrôle des masses et désespérant de le reprendre par ses propres forces, a voulu la défaite de la France, comme un détour nécessaire, inéluctable, pour l'instauration en France d'un régime autoritaire, tandis que l'autre partie de cette même bourgeoisie, la plus nombreuse et la moins consciente, avait peur de la victoire et redoutait encore moins une défaite qu'une guerre prolongée. Ces affirmations ne visent pas au scandale. Voici deux anecdotes qui donneront le ton qui régnait, à la veille de la guerre, dans les milieux dirigeants français,

Vers la mi-octobre 1938, j'arrivai à Paris venant de Berlin, après les épuisantes rencontres de Berchtesgaden, Godesberg et Munich. Dans un salon très parisien où se coudoyaient les plus notoires des munichoïses et des antimunichoïses, une invitée de marque, énervée par une longue discussion à table, au sujet de l'accord de Munich, s'écria, en guise de conclusion et sur le ton de la plus profonde conviction : « Ce qu'il faut aujourd'hui à la France, je

vais vous le dire ; ce n'est pas un Hitler, mais Hitler tout court.» Elle disait vrai, de son point de vue : tous les Hitler français, Laval, Doriot, La Rocque et *tutti quanti*, y compris M. Blum, avaient fait lamentablement faillite.

A la fin du mois de Septembre de la même année, avant la capitulation de Munich, la mobilisation venait d'être décrétée en France. Le directeur d'un de nos plus importants journaux d'opinion, lié au groupe du comité des Forges, envoyait un rédacteur dans les principales gares parisiennes pour noter l'état d'esprit des mobilisés. Sa tournée finie, le rédacteur fait à son patron un rapport sincère sur ce qu'il a vu. Il expose que les hommes partent sans enthousiasme, mais sans récriminations. On ne peut qu'être ému, ajoute-t-il, au spectacle de ces braves gens qui ne savent pas où se trouve la Tchécoslovaquie, qui ignorent, à plus forte raison, tout des Sudètes, mais qui partent quand même ; sans un murmure, parce qu'ils identifient la cause de la Tchécoslovaquie à celle de la démocratie et de la liberté. Le « patron » qui a écouté ce rapport avec des signes croissants d'impatience et de contrariété, s'écrie en haussant les épaules : « On voit bien que ces gens-là n'ont rien à perdre ! »

Cette phrase, trop cruelle pour être inventée, caractérise l'attitude d'une partie des dirigeants français en face des réactions d'un peuple qui n'avait pas encore abdiqué. Elle explique aussi, en partie, pourquoi les mêmes soldats qui partaient, sans murmure, se battre pour la Tchécoslovaquie, dix mois plus tard, se battirent sans enthousiasme pour la France.

On ne peut, à mon avis, exagérer le contre-coup de Munich sur le moral de la France. Les Allemands avaient prévu cette réaction du défaitisme français et se préparaient à l'exploiter, comme j'ai raconté à propos de Göring car, au lendemain de Munich, ils jugeaient la France prête à accepter l'alliance avec le Reich, c'est-à-dire à entrer dans le système allemand, à côté ou à la place de l'Italie.

Cependant, même pour un Abetz, pour qui cette pièce constituait une justification éclatante de tous ses pronostics, le télégramme envoyé au lendemain de l'accord par Pierre-Étienne Flandin au Führer fut une surprise. Si optimiste qu'il fût (de son point de vue s'entend), Abetz ne pensait pas que la bourgeoisie française en était déjà arrivée là. Pourtant, l'ambassadeur *in partibus* de M. Georges Bonnet à Berlin, le Comte Ferdinand de Brinon, assurait à ses interlocuteurs nazis que la France, dès ce moment, donnait à l'Allemagne les mains libres à l'Est en liquidant volontairement ses positions et ses alliances dans cette partie de l'Europe. Les nazis assuraient à M. de Brinon qu'ils aideraient la France à rétablir l'ordre chez elle en matant les socialo-communistes. Donnant donnant...

Pour clôturer cette galerie anecdotique de personnages consulaires, je citerai le mot naïf et féroce d'un de nos attachés militaires dans une capitale balkanique proche de l'Italie. Apprenant que l'Italie venait de déclarer la guerre à la France, ce général s'écriait : « Sapristi ! comment allons-nous pouvoir toucher notre solde, à présent ? »

De tels personnages falots n'auraient pas été dangereux, s'ils étaient restés des exceptions dans la nation. Malheureusement, le même esprit soufflait de haut en bas. Les conversations que l'on pouvait avoir à Paris, avant la guerre étaient au plus haut point décourageantes. En juin 1939, dans le bar d'un de nos plus grands journaux d'après-midi, à l'heure de l'apéro, j'entendis un rédacteur de marque déclarer, d'une voix hystérique : « La France est battue d'avance. Personne ne veut se faire trouer la peau. Entendons-nous avec les Allemands. Nous serons mangés ? La belle affaire ! Nous aurons gagné quelques années de belle vie. A quoi nous servirait de gagner la guerre s'il n'y a plus de Français pour profiter de la victoire ? » Ce : argument de jouisseurs était dans toutes les bouches, surtout dans une certaine catégorie sociale.

Le directeur d'une de nos plus grandes banques d'affaires, un banquier que j'avais rencontré au début de 1939, me disait, dans un moment d'expansion : « Mes fils, nés en Amérique du Sud, peuvent conserver leur nationalité argentine. Moi, je n'ai pas mis tous mes œufs dans le même panier. J'ai des fonds en Amérique du Nord et du Sud, en Australie et ailleurs. Je peux voir venir. La France est battue d'avance, mais elle fera quand même la guerre. Pourquoi ? C'est une question délicate, mais pas compliquée. C'est la seule façon de reprendre en mains les masses françaises. »

D'autres encore, prévoyant la défaite, disaient narquoisement : « Nous serons colonisés par les Allemands et nous les corrompons » ; comme quelqu'un qui se réjouit d'inoculer la syphilis à son ennemi.

Cependant, à Berlin, les fonctionnaires et dignitaires nazis les mieux intentionnés à notre égard ne prenaient plus la peine de nous cacher leur mépris. « Vous avouez votre faiblesse et votre frousse, me disait un ami nazi, en réclamant toujours de nouvelles garanties. Dans la politique internationale, il n'existe pas d'institut de réassurances pour couvrir les risques des nations. Il faut savoir, à un moment donné, tirer l'épée du fourreau et nous avons l'impression que vous ne le pouvez plus. Vous subissez tous les avatars sans avoir la suprême dignité du silence. Vous ameutez le monde, pour qu'il soit témoin de votre déchéance. »

L'armistice et les mois qui ont suivi, ont confirmé l'impression que la France avait « flanché » surtout pour des raisons sociales, parce qu'une certaine « élite » dirigeante plaçait ses commodités particulières au-dessus des intérêts nationaux. Ces considérations amères devront être présentes à tous les Français quand l'heure de la libération aura sonné. Elles ont été exposées uniquement dans ce but.

## AU SEUIL DE LA GUERRE.

J'ai quitté Berlin à la veille de l'agression contre la Pologne, malgré les assurances des fonctionnaires nazis que je voyais régulièrement et qui tentaient de me retenir en m'assurant :

1° qu'il ne m'arriverait rien en cas de guerre ;

2° que la conquête de la Pologne par le Reich ne devait pas entraîner fatalement un conflit européen. Jusqu'au bout, semble-t-il, l'Allemagne douta, ou feignit de douter, de la résolution de la France et de la Grande-Bretagne de faire honneur à leurs engagements solennels. Il y avait, évidemment, le précédent fatal de Munich qui justifiait jusqu'à un certain point de tels espoirs. Il y avait aussi, et surtout, les renseignements qui affluaient à Berlin de Paris et de Londres sur le défaitisme des classes dirigeantes des deux alliés.

Au nom de Hitler, pour obtenir que je reste après le déclenchement de l'action contre la Pologne, on vint m'offrir un sauf-conduit signé par le Chef de la Gestapo, pour la frontière neutre de mon choix, si, par malheur, comme on disait, la France, aveuglée sur ses véritables intérêts, tenait ses engagements envers la Pologne. Devant l'insistance de mes interlocuteurs nazis à me faire accepter cette combinaison, soupçonnant que ma présence prolongée à Berlin pourrait être exploitée contre la Pologne, je renonçai au sauf-conduit de Himmler et quittai Berlin, le 29 août. Que M. Heinrich Himmler veuille bien trouver ici l'expression de ma gratitude pour sa sollicitude.

Avant mon départ, durant les jours qui suivirent l'accord germano-soviétique du 23 août, j'eus de longues et intéressantes conversations avec des nazis, surtout dans l'entourage du maréchal Gøring. Certaines gardent encore aujourd'hui quelque actualité. Le 25 août, alors que la question de la guerre était déjà nettement posée,

au lendemain de la signature de l'accord germano-soviétique, un fonctionnaire proche de Goering m'affirma que ni la France ni l'Angleterre ne pouvaient envisager d'affronter une Allemagne libre de ses mouvements à l'Est. « Nous aurons, disait-il, liquidé la Pologne en moins d'un mois. Que ferez-vous ensuite, la paix ou la guerre? Durant le temps que prendra la campagne de Pologne, nous nous abstiendrons de toute action offensive à l'Ouest. Vous ne pourrez non plus obtenir de succès décisifs dans ce secteur. Croyez-vous que la population française pourra résister à une offre de paix et pour le plaisir de rétablir l'intégrité de la Pologne, continuer la guerre? » Ainsi donc, dès cette époque, les nazis espéraient que le conflit qu'ils allaient déclencher pourrait être circonscrit dans le temps et dans l'espace et que la marche en avant du Troisième Reich continuerait, par bonds successifs, en laissant chaque fois sur le carreau, démantelés ou annexés, un ou plusieurs alliés virtuels ou potentiels des démocraties impuissantes. Ce fonctionnaire, non sans l'intention de me convaincre de l'inutilité de toute résistance de la part de la France, me révéla les principales lignes de l'accord germano-soviétique. « Vos hommes d'État et vos militaires, me dit-il, ont joué à Moscou un rôle de dupes, mais ce n'est pas de leur faute. Vos politiciens les ont envoyés à Moscou dans l'illusion qu'on pouvait encore marchander. Lorsque les Russes leur ont demandé une partie de la Pologne, les pays Baltes, une partie de la Roumanie, ils ont répondu, conformément à leurs instructions, en levant les bras au ciel devant de telles énormités. Ils ont protesté solennellement des bonnes intentions de la politique française envers l'U.R.S.S., mais ils ont invoqué les traités d'alliance de la France, les engagements de la S.D.N., l'opinion mondiale, que sais-je encore? Lorsque les Russes nous ont demandé la même chose nous leur avons répondu sans barguigner : Vous voulez cette partie de la Pologne, tel ou tel territoire? On peut s'arranger. Vous

pouvez les prendre dans telle et telle conditions. De plus, vous avez demandé à l'U.R.S.S., État communiste, de vous défendre en prenant les armes, vous État capitaliste. Nous n'avons jamais demandé aux Russes de se battre pour nous ou même avec nous. Voici pour la méthode des pourparlers. Cela vous explique pourquoi nous avons abouti en quelques jours alors que vos négociateurs ont piétiné sur place et sans résultat pendant des mois, pour la risée de l'univers et le grand contentement de Staline.

« Quant au fond, je ne peux vous dire que ceci : nous savons que les Russes veulent les territoires polonais peuplés en majorité de blanc-russiens et de lithuaniens. Ils ont demandé aussi les Pays Baltes. Ils auront satisfaction pour l'essentiel. Il est entendu que nous constituerons un état-tampon comprenant les territoires centraux de la Pologne, et la Lithuanie au Nord. De cette façon, nous n'aurons pas de frontière commune immédiate avec l'U.R.S.S. Les limites de cet état restent encore à fixer, mais nous savons que les Russes ne convoitent pas de territoire peuplé en majorité de Polonais. La Lithuanie, formant tampon au Nord sera agrandie de Vilna. Les deux autres pays Baltes passent sous le contrôle exclusif de l'U.R.S.S. Pour ce qui est de la Bessarabie, les Russes nous ont dit : nous la voulons et nous avons répondu : prenez-la. Les Russes nous ont également fait comprendre qu'il voulaient le contrôle des Dardanelles. A cela nous avons répondu : cela dépendra de l'attitude de la Turquie. D'ailleurs, conclut-il, cette entente peut être élargie selon les circonstances. »

On sait aujourd'hui quelles corrections ont été apportées à ce schéma primitif et on devine aussi les corrections qui suivront. Les Russes ont profité de la guerre à l'Ouest, non seulement pour prendre tous les pays Baltes y compris la Lithuanie, agrandie de Vilna, mais encore la Bukovine du Nord, qui n'était pas prévue dans le plan initial des concessions allemandes. Ils ont conquis également une partie de la Finlande qui n'était pas men-

tionnée par mon interlocuteur nazi et, en ce qui concerne les Dardanelles, ils ne paraissent pas vouloir tolérer une main-mise allemande sur cette région.

Mon interlocuteur, à cette époque, ne doutait pas un seul instant que la nouvelle alliance germano-soviétique, ce formidable renversement de toutes les positions diplomatiques et militaires, n'amenât la France et l'Angleterre à pactiser avec les ambitions nazies. Durant les journées des 25, 26 et 27 août, on pouvait avoir cette impression à Berlin, à constater le désarroi provoqué à Paris et à Londres par le pacte de Moscou.

Durant ces journées dramatiques, mes interlocuteurs nazis discutaient passionnément le thème de la future collaboration franco-allemande, laissant entrevoir que, pour prix de notre désintéressement total à l'Est et de notre collaboration à l'Ouest, nous aurions part aux dépouilles de l'Empire britannique en supplantant l'Italie comme brillant second du Reich. Lorsqu'on les poussait à fond, leur remontrant que le monde entier, comme la dernière fois, se liguait contre l'Allemagne qui irait, de victoire en victoire jusqu'à la défaite fatale, ces nazis s'écriaient : « Si l'inconcevable devait se produire, si nous devions être vaincus, nous sombrerions dans un bain de sang et de feu. Nous n'hésiterions pas à déclencher le bolchévisme en Europe et notre défaite marquerait la ruine de tout ce qui fut l'Europe. Qu'on le sache partout, le régime nazi n'abdiquera pas comme l'Empire des Hohenzollern. » C'est sur cette impression que j'ai quitté Berlin et je ne doute pas, connaissant les chefs nazis, qu'ils n'hésiteraient pas à mettre leur menace à exécution, s'il était en leur pouvoir de le faire. Heureusement, il n'est pas donné à ces âmes de nihilistes de déclencher en Europe, à volonté, les cataclysmes dont ils voudraient magnifier leur chute. Aujourd'hui encore, j'ai dans les oreilles les terribles menaces que j'entendis proférer contre la Pologne et les Polonais qui devaient être exterminés pour que l'Europe ait la paix.

## PENDANT LA GUERRE ET APRÈS L'ARMISTICE FRANÇAIS.

D'Amsterdam j'ai suivi, heure par heure, pour ainsi dire, le déroulement de la guerre en Allemagne. Nous étions informés de ce qui se passait par des neutres ou par des Allemands dont les conversations nous étaient rapportées. Nous recevions aussi des rapports intéressés, apportés par des agents de la Gestapo et de Goebbels, soucieux de nous égarer. M. Goebbels, surtout, nous envoyait fréquemment des nouvelles sensationnelles, dans le désir de nous compromettre et d'avoir l'occasion de triomphants démentis. Je ne relaterai pas cette lutte incessante. Je me contenterai de noter, d'après des témoignages nombreux et irrécusables, d'ailleurs confirmés depuis, que l'Allemagne, au sortir de l'hiver rigoureux, devant la stagnation des fronts et l'effondrement des espoirs en une paix rapide, était littéralement à bout de nerfs. La dépression nerveuse commençait à gagner la troupe et les États-Majors.

L'attentat commis le 9 novembre, à Munich, contre Hitler me permit, une fois de plus, de constater sur le vif les procédés de la propagande nazie et de relever les agissements de la Gestapo. Cet attentat, véritablement providentiel, venait à point pour détourner l'attention des masses allemandes de l'échec très cuisant des propositions de paix du Führer et de la déception violente qui avait suivi. La population allemande n'avait pas été préparée à la perspective d'un hiver de guerre. L'attentat, manifestement manigancé par la Gestapo, devait servir d'occasion pour célébrer la bonté de la Providence qui gardait au Reich son Führer bien aimé. Le premier texte officiel qui parvint d'Allemagne orientait déjà l'opinion

dans ce sens en même temps que, avant toute enquête, il établissait péremptoirement la culpabilité du service britannique d'informations.

M. Gœbbels, ou plutôt sans doute M. Dietrich, chef des services de presse du Reich, qui accompagne le Führer dans tous ses voyages, avaient été plus rapides que la Gestapo et avaient voulu trop prouver... et trop vite. La tâche de la Gestapo était désormais de fournir des preuves ou des semblants de preuves pour étayer l'accusation initiale partie du train du Führer, immédiatement après l'attentat. Notons que la Gestapo a totalement failli à cette tâche et l'a même abandonnée, laissant à M. Dietrich et à M. Gœbbels le soin de se tirer d'affaire. J'envoyai naturellement, d'Amsterdam, plusieurs dépêches sur cette belle histoire. La radio allemande me donna la réplique violemment d'abord, puis mollement, puis plus du tout. La Gestapo fit de son mieux pour mettre en cause l'Intelligence Service. Elle fit kidnapper, à Venlo, en territoire hollandais, deux agents britanniques, Best et Stevens, qui n'avaient rien à faire avec l'« attentat » de Munich. Elle essaya de les impliquer, mais n'y parvint pas. Puis elle fit le silence espérant que le monde oublierait. Pourtant, quelques semaines plus tard, elle découvrirait subitement le meurtrier et l'arrêta, soi-disant à la frontière. La propagande de Gœbbels annonçait alors qu'un grand procès allait avoir lieu devant le tribunal du peuple à Leipzig. Je sais, quant à moi, à quoi m'en tenir sur les expériences nazies avec les procès à grand spectacle. On sait le sort du procès du Reichstag. On connaît aussi le procès du pasteur Martin Niemöller. On n'a pas oublié que Kurt Schuschnigg, le chancelier autrichien, devait être jugé à Leipzig, en face du monde entier. La propagande nazie devait avoir des ordres de très haut, car elle publia, pendant quelques jours, des photos de l'auteur de l'attentat, avec quelques maigres documents biographiques. Il s'appelait d'après ces documents nazis, Georges Elser, celui que la providence-Gestapo avait

choisi pour manquer son attentat du Burgerbraeukeller.

Le hasard voulut qu'à la même époque où les nazis triomphaient et publiaient partout le portrait de l'auteur de l'attentat je rencontrai, en Hollande, un jeune Allemand échappé des geôles du Troisième Reich et qui avait été enfermé pendant six mois, en 1934, au camp de concentration de Oranienburg. Nous venions de recevoir les premières éditions des journaux allemands apportant la photographie du meurtrier providentiel, Georges Elser. Il s'exclama aussitôt : « Tiens, c'est Untel — Non, répliquai-je, il s'appelle Georges Elser. — C'est possible, rétorqua-t-il, mais je l'ai connu sous un autre nom au camp de concentration d'Oranienburg. J'ignore naturellement quel est son vrai nom. En tout cas, à cette époque, tous les prisonniers d'Oranienburg pourraient en témoigner, il était connu parmi nous comme un « mouton » de la Gestapo. Il jouissait au camp de nombreux et précieux privilèges, comme de pouvoir sortir en ville et de se faire porter les repas du dehors. Il m'a raconté une partie de son histoire, ce qu'il a bien voulu révéler. Mais j'ai pu vérifier par la suite certains détails qui concernaient les deux frères Strasser. Il avait été envoyé à Prague pour surveiller Otto Strasser qui s'y était réfugié. Sa mission consistait à s'introduire dans le cercle étroit des collaborateurs de Strasser et d'espionner surtout les relations entre Strasser et le Président Bénéš. Notre « mouton » m'avoua qu'il s'était laissé reprendre par le charme de Strasser dont il avait été un des fidèles au Front Noir. La Gestapo, furieuse de ne pas recevoir assez de nouvelles, le menaça, puis le rappela en Allemagne. Il craignit, m'affirma-t-il d'être liquidé comme beaucoup d'autres avant lui s'il n'obtempérait à l'ordre de rappel. Il rentra donc en Allemagne et la Gestapo, pour lui donner une leçon, l'envoya « prendre l'air » au camp de concentration d'Oranienburg. Il y passa environ deux mois pendant lesquels, ici aussi, il était forcé d'espionner les co-détenus. Il s'en accusa pathétiquement devant moi, un jour qu'il rentrait

de la ville plus saoul que d'habitude. Je l'ai rencontré de nouveau, cette fois-ci à Berlin, lorsque je fus moi-même libéré. Il était de nouveau ivre et paraissait toujours travailler pour les mêmes maîtres. Apprenant que j'étais sans emploi, il me proposa de m'emmener auprès de la Gestapo qui, dit-il, payait misérablement mais tout de même de quoi vivre et surtout de quoi boire. Les photographies, me dit l'ancien prisonnier d'Oranienburg, paraissent légèrement retouchées. Mais il ne peut y avoir de doute, c'est bien l'ancien détenu d'Oranienburg ; appelons-le Georges Elser, s'il plaît à la Gestapo de le nommer ainsi.»

Je publiai alors d'Amsterdam un résumé de ce témoignage et revins, par la suite, durant plusieurs jours, sur cette question. Contrairement à leur habitude, les postes de radio du Reich ne répondirent pas. La nouvelle que j'avais lancée fut, à ma demande expresse, diffusée plusieurs jours de suite par les postes anglais et français, mais Berlin faisait le mort. J'attends toujours le démenti triomphant de Gœbbels, de même que le monde attend toujours le procès retentissant contre le criminel sacrilège qui osa attenter aux jours du Führer. Pourtant, la justice du Troisième Reich se targue d'être expéditive. Ainsi, Gœbbels et Hitler, après avoir joué la providence contre le monde, ont jugé bon de se tenir cois...

Je passerai sur mon exode de Hollande, le jour de la capitulation de l'armée hollandaise, trahie par la cinquième colonne. Je n'oublierai jamais les coups de feu essuyés dans les villes hollandaises, durant cinq jours, dès l'entrée des troupes allemandes, à des centaines de kilomètres du front. La cinquième colonne n'est pas, comme le prétendent Gœbbels et la Gestapo, une invention ridicule de démocrates affolés, mais une réalité que j'ai appris à connaître au beau milieu des champs de tulipes de la Hollande en fleurs, au mois de mai 1940. Cinq jours avant l'arrivée des troupes allemandes sur les lieux, on tirait à la Haye comme sur un champ de bataille

et la confusion des autorités était extrême, car on ne savait plus à qui se fier.

En Roumanie, où je fus ensuite envoyé, je retrouvai, après l'armistice, quelques nazis que je connaissais de Berlin, hauts fonctionnaires et journalistes. Je rapporterai en substance ce qu'ils me révélèrent du sort réservé à la France et à l'Empire français après la victoire nazie. Les notes qui suivent ont déjà été diffusées, mais leur rappel ne paraîtra pas superflu.

À la fin de mois d'août 1940, je rencontrai donc un fonctionnaire de la Wilhelmstrasse qui était persuadé que la Grande-Bretagne capitulerait avant l'hiver, les attaques de la Luftwaffe devant commencer à bref délai au rythme de 20.000 bombes lourdes par jour. Nous sommes encore loin de compte aujourd'hui. Mon interlocuteur nazi se refusait avec acharnement à indiquer quoi que ce soit sur les futures conditions de paix envers la France. Toutefois, après de longs débats stériles, il m'avoua que le Führer avait l'intention de tracer entre la France et le Reich de demain une ligne ethnique incontestable en procédant à de « vastes échanges de populations ». Je frémis à ces mots et demandai à mon homme où il voyait matière à de massifs échanges de populations entre la France et l'Allemagne. L'expulsion trop certaine des Français émigrés depuis 1919 en Alsace-Lorraine ne me paraissait pas justifier une telle expression. Mon interlocuteur, pressé de questions, finit par me dire que le Führer, par exemple, comptait nous donner les Wallons de Belgique. Sans doute, en échange des Flamands de France, demandai-je ? Mais il me fut impossible d'arracher à ce fonctionnaire nazi d'autres indications, sauf qu'il souligna à plusieurs reprises que la France comptait trop de terres fertiles en friche.

Cette ouverture semi-officielle me fut précisée par les déclarations d'un très important journaliste nazi, directeur d'un des plus grands organes du parti. Il me confirma que l'intention du Führer était de créer, en cas de

totale victoire allemande, ce dont, naturellement, il ne doutait pas, un état Flamand dont les frontières restaient encore à fixer, mais qui engloberait les Flamands de Hollande, de Belgique et de France, sans doute jusqu'à la Somme. « Nous ne lâcherons plus jamais la côte du Pas de Calais », s'écria-t-il. Il ajouta encore que les autres côtes de la France sur la Manche et l'Océan représentaient désormais le front occidental allemand contre le bloc anglo-saxon. En conséquence, concluait-il, le Reich ne pourrait abandonner l'occupation de ces côtes, ou la réduire, que s'il était absolument sûr des sentiments et des dispositions de la France envers le nouvel ordre européen. En d'autres termes, si la France collaborait de toutes ses forces avec le Reich, le Führer magnanime pourrait envisager d'autres modalités d'occupation. Malheureusement, ajoutait-il, en octobre 1940, la France ne semblait pas encore avoir réalisé l'ampleur de sa défaite.

J'essayai encore de savoir quel sort l'Allemagne victorieuse réserverait à l'Empire français, mais mon interlocuteur se contenta de m'assurer que l'Algérie resterait française. On ne peut désirer précision plus accablante.

Cependant, l'organe officiel nazi de Roumanie, le *Bukarester Tageblatt*, était vers la même époque moins timide. Il dévoilait lyriquement les visées coloniales de l'Axe, en prévision d'une prompte victoire de l'Italie en Afrique, après l'épisode de la prise de Sidi Barrani. Sous la signature de son correspondant de Berlin, donc, sous la responsabilité des services de propagande du Docteur Goebbels, le *Bukarester Tageblatt* du 27 septembre vendait déjà la peau de l'ours. « Lorsque le drapeau italien flottera sur Suez, les portes seront toutes grandes ouvertes dans les directions suivantes : Soudan par l'Égypte pour la liaison avec l'Abyssinie, puis vers l'Afrique Centrale et surtout le Kenya, la vieille colonie allemande non oubliée, puis vers la Syrie, l'Irak, l'Iran et tout le Proche-Orient. » A propos du Maroc, le journaliste allemand promettait une bonne partie de cette colonie française à l'Espagne,

à condition qu'elle entre immédiatement dans le conflit aux côtés de l'Axe. Jetant un coup d'œil vainqueur sur le reste du continent africain, il ajoutait : « On peut envisager que la plus grande partie de l'Afrique constituera un espace clos pour le ravitaillement des puissances de l'Axe en matières premières. » Il concluait en ces termes : « Les grands événements de l'avenir se dessinent déjà sous nos yeux. Dans cette lutte qui secoue le monde entier, l'Afrique jouera un rôle d'une importance décisive. La marche sur Suez, qui a commencé, en est la préface. »

Géraud JOUVE.

## TABLE DES MATIÈRES.

---

### POÈMES. — ESSAIS. — ROMANS.

	Pages.
CAVADIA (Marie), <i>Les hommes oubliés de Dieu</i> . . . . .	214
— <i>Ophélie</i> . . . . .	469, 593
— <i>Perséphone</i> . . . . .	49
GOAR (Lilian), <i>Le Fleuve mystérieux</i> . . . . .	623
HABIB (Yvette), <i>Trois prières</i> . . . . .	46
LAFORGE (Andrée), <i>Istamboul</i> . . . . .	211
NOUR EL-AÏN, <i>Apaisement</i> . . . . .	174
TEYMOUR (Mahmoud), <i>La fille du diable</i> . . . . .	142
— <i>La couronne de carton</i> . . . . .	272
— <i>Un homme redoutable</i> . . . . .	341
— <i>Un ancien amour</i> . . . . .	608
WIET (Gaston), Traduction de <i>La couronne de carton</i> , <i>La fille du diable</i> , <i>Un homme redoutable</i> , <i>Un ancien amour</i> (Mahmoud Teymour). . . . .	142, 272, 341, 608
YERGATH (Arsène), <i>Poèmes</i> . . . . .	179

### ART. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

COSTER (Donald), <i>Derrière les lignes allemandes</i> . . . . .	327
DRIOTON (Étienne), <i>Le Théâtre égyptien</i> . . . . .	572
DUMANI (Georges); <i>Sur la guerre</i> . . . . .	32
— <i>Vues sur la guerre</i> . . . . .	451, 553
DUPERTUIS (Jean), <i>Rabindranath Tagore et son Message spirituel</i> . . . . .	547

	Pages.
FOCILLON (Henri), <i>Vie d'une nation</i> .....	484
GODEL (Roger), <i>Élaboration de l'homme</i> .....	40
GUICHARD (Léon), <i>Le Mauvais Infirmier</i> .....	601
JOUGUET (Pierre), <i>Fustel de Coulanges</i> .....	1
JOUVE (Géraud), <i>Mon séjour chez les nazis</i> 217, 359, 501, 627	
KOYRÉ (Alexandre), <i>Introduction à la lecture de Platon</i> . 116, 281	
LAVAL (Lieutenant), <i>Mémoire inédit sur l'expédition d'Égypte</i> .....	80
PAPADOPOULO (Alexandre), <i>Un philosophe entre deux défaites</i> ..... 56, 182, 302, 414, 525	
SIMON (Émile), <i>Patrie de l'humain</i> .....	109
VINCENOT (Marcel), <i>Réflexions sociales sur le fellah</i> .....	437
WIET (Gaston), <i>Deux mémoires inédits sur l'expédition d'Égypte</i> .....	80
— <i>Responsabilités</i> .....	243, 387
ZULFICAR (Mohammed), <i>Mon fils</i> .....	588

**V**  
**FOR** **VICTORY**

  
**FOR** **SERVICE**

VIENT DE PARAÎTRE AUJOURD'HUI

Aux éditions de la R. D. C.

PRESTIGIEUX

# Mon Séjour chez les Nazis

PAR

GÉRAUD JOUVE

AGRÉGÉ D'ALLEMAND,

DIRECTEUR DE L'AGENCE HAVAS À BERLIN JUSQU'À LA GUERRE

- Le plus important témoignage sur le III<sup>e</sup> Reich depuis Rauschning et Strasser
- Une galerie de portraits exécutés de main de maître
- Une fresque psychologique d'une finesse et d'une pénétration sans égal

GÉRAUD JOUVE se révèle un maître de la plume : sous les chefs, il nous montre les hommes, petits, grotesques, cruels, rusés, refoulés, parfois sincères.

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

ÉGYPTE, PALESTINE, SYRIE

Édition ordinaire..... P. T. 12

Sur papier R. D. C., numérotée de 1 à 125... — 25

---

Nos Abonnés et Amis doivent soutenir nos efforts pour développer le goût de la bonne lecture en propageant nos éditions.



# “AL CHARK”

PREMIÈRE SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE  
D'ASSURANCES SUR LA VIE

---

Entreprise privée régie par la Loi n° 92 de 1939 et enregistrée sub. n° 2

---

En contractant avec “AL-CHARK”  
vous êtes assuré  
d'avoir le maximum de garanties

---

SIÈGE SOCIAL : au Caire en l'Immeuble de la Compagnie  
15, Rue KASR EL-NIL, 15

---

AGENCES et REPRÉSENTANTS PARTOUT

R. C. 35

# REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale  
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

---

COMITÉ DE LECTURE :

MOHAMMED ZULFICAR BEY, TAHA HUSSEIN BEY,  
GASTON WIET.

---

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75  
pour l'Étranger le port en plus.

---

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel  
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue  
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
l'administration.

---

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.